

arsenal

CIBLE

La gauche au pouvoir en mars prochain ?
Mais que veut-elle et que peut-elle faire ?
Reformisme prudent, ou remise en cause
radicale de notre société ?

THEME

A travers trois études sur l'esprit de révolte, la
Revolte et la révolution et la révolution
incarnée, une analyse approfondie du *Projet*
révolutionnaire

IDEES

Humanisme et anthropologie structurale : la
méthode structuraliste conduit-elle à la mort
de l'homme ?

Vichy et sa "Révolution nationale" : tentati-
ve de reconstruction de la France au nom
d'une idéologie nouvelle ou entreprise réac-
tionnaire conçue et réalisée par l'extrême
droite ? En tout cas un échec certain qu'il
importe d'analyser.

TENDANCE

L'avortement : un débat actuel, un drame
quotidien, des thèses diamétralement oppo-
sées, une confusion certaine dans les esprits.
D'où la nécessité de prendre du recul et
d'aborder ce problème dans ses multiples
dimensions.

ENTRETIEN

Pierre Boutang : à partir d'un commentaire du
Banquet de Platon, une critique des princi-
paux systèmes de pensée de notre temps
étrangers au souci ontologique.

n°2
janvier

REVUE MENSUELLE
Le numéro 8 fr.

1973

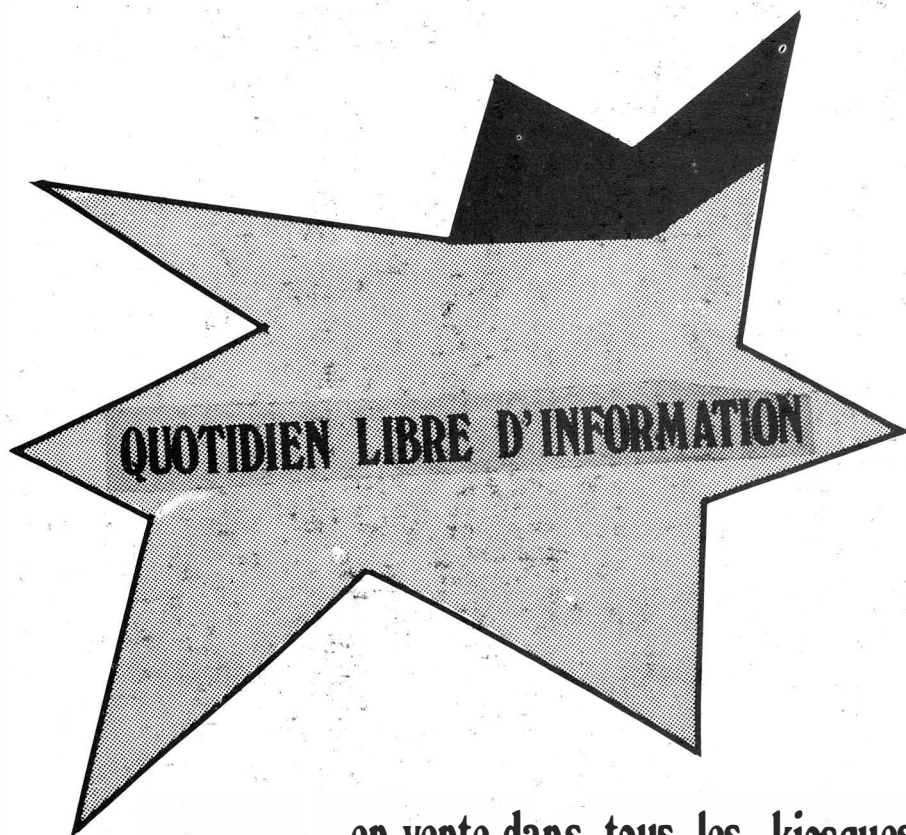
CHAQUE JOUR LISEZ

COMBAT



Vous trouverez des rubriques spéciales :

<i>Beaux-Arts</i>	<i>Le lundi</i>
<i>Tourisme</i>	<i>Le mardi</i>
<i>Lettres</i>	<i>4 pages le jeudi</i>
<i>Mode</i>	<i>Le samedi</i>



en vente dans tous les kiosques

arsenal

ARSENAL

17 rue des Petits Champs

75001 Paris Tel : 742-21-93

CCP : ARSENAL La Source 30 737 24

**revue mensuelle éditée par la SOCIÉTÉ
NATIONALE de PRESSE FRANÇAISE**

Directeur de la Publication

Yvan AUMONT

Directeur

Bertrand RENOUVIN

Rédacteur en Chef

Philippe DILLMANN-BUHEL

Comité de Rédaction

Arnaud FABRE

Jacques DELCOUR

Michel GIRAUD

Yves CARRE

Gérard LECLERC

Michel LEDOYEN

Georges Paul WAGNER

Conseiller Artistique

François FLEUTOT

Imprimerie

DESIGN-GRAPHIC

Publicité

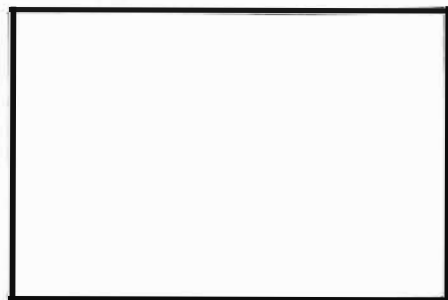
SNPF

17 rue des Petits Champs

75001 Paris

Tél : 742 21 93

DIFFUSION NMPP



Une revue comme les autres, ou différente des autres ? Nous nous en voudrions de trancher sur ce point, laissant ce soin à ceux qui nous lisent.

Du moins pouvons-nous dire ce que nous sommes et ce que nous voulons. Ce que nous sommes ? Sans doute des aventuriers qui refusent d'être de simples marchands de papier. Certainement des hommes libres, puisqu'ils ne dépendent d'aucune puissance financière ou idéologique.

D'aucuns diront des rêveurs. Nous en ferions alors de bien étranges, soucieux que nous sommes d'agir sur notre temps.

Mais l'action n'est qu'un mirage lorsqu'elle s'applique à une réalité que l'on connaît mal. Dans une société où tout paraît vaciller, dans un monde qui semble tourner plus vite, il est bon d'accorder un peu de son temps à la réflexion, sous peine de se laisser emporter par le torrent de la vie, sans plus jamais être en mesure de démêler l'éphémère du durable, l'apparence du réel, la vérité de l'erreur.

Discerner les tendances, analyser les idées en s'efforçant de retenir les plus fécondes, donner la parole à ceux qui pensent et qui agissent, mais aussi prendre parti sans complaisance, refuser les idées fausses sans souci de la mode, affirmer ce que l'on croit et dire ce que l'on veut, tel est l'essentiel de notre projet.

La cité, dans toute sa complexité, sera notre domaine. Et le bien commun notre ambition. Le champ est vaste et notre projet peut paraître démesuré. Mais l'enjeu est tel, et l'indifférence si grande, qu'il n'est que temps de s'en préoccuper.

incertitudes électorales

La gauche au pouvoir en mars 1972 ? Il y a deux mois encore, socialistes et communistes n'y croyaient guère. Une réunion réussie et quelques sondages ont transformé ce vœu pieux en éventualité. Et les partis de la majorité ne sont pas entièrement étrangers à la mise en route de la « dynamique unitaire », eux qui depuis plusieurs mois donnent le spectacle de l'intrigue et des compromissions louches.

Rien n'est joué pour autant. Avantagée par l'immense machine étatique et par l'effet multiplicateur du mode de scrutin, servie par un Président de la République habile et par une machine électorale bien rodée, la majorité peut encore l'emporter, peut-être au prix d'une alliance avec les « Réformateurs », si elle ne parvenait pas, par sa puissance propre, à subjuguier l'Assemblée nationale.

Personne ne doute en tout cas que la bataille sera rude. Mais sait-on vraiment quel en sera l'enjeu ? La France, les institutions et la liberté, répondra la majorité. La démocratie et la mise au pas du grand capital, proclamera l'opposition de gauche. D'un côté comme de l'autre, on tient donc pour acquis qu'un changement de majorité entraînerait un bouleversement total des données actuelles de la politique française.

Est-ce bien sûr ? Sans doute les institutions de la Cinquième République risqueraient de succomber à un changement de majorité : sur le plan constitutionnel, rien n'empêche une coalition de partis de paralyser toute l'action d'un gouvernement qu'elle n'aurait pas choisi. Et rien n'interdit à un Premier ministre de refuser de démissionner en cas de conflit avec le Président de la République. C'est que la Constitution recèle dans ses articles aussi bien la mise hors jeu du Chef de l'Etat que le recours au coup de force, aussi bien le retour au régime d'assemblée que la dictature légale du pouvoir exécutif.

Mais le jeu de la France, mais la « liberté » ?

Dans le domaine de la politique extérieure, on peut raisonnablement prévoir qu'un gouvernement de gauche adopterait une attitude prudente — pour ne pas dire statique — tant les positions des socialistes et des communistes divergent sur des problèmes aussi cruciaux que le Moyen-Orient ou le Marché commun.

Quant à la « liberté » qu'on nous dit détenir, est-elle aussi menacée par le Parti communiste que les ténors de la majorité nous le laissent entendre ? C'est à croire que nous sommes toujours en 1921 ou au lendemain de la seconde guerre mondiale, lorsque le Parti communiste était effectivement révolutionnaire et l'Union soviétique manifestement conquérante. Mais, au fil des années, le Parti communiste est devenu au moins conservateur de lui-même et l'Union soviétique une puissance imperialiste soucieuse avant tout de préserver ses conquêtes. Aussi la perspective d'une révolution communiste en France semble-t-elle relever d'une mauvaise « politique-fiction » à usage purement électoral.

Restent les perspectives économiques et sociales ouvertes par le « programme commun » de la gauche unie. Sans doute ne faut-il pas le prendre trop au pied de la lettre : comme tout programme électoral, il est avant tout destiné à capter des suffrages ; comme tout accord de compromis, il écarte un certain nombre de questions qui ne manqueront pas de se poser dans l'avenir.

Tel qu'il est cependant, il dénote bien la véritable nature de l'accord entre les socialistes et les communistes et les ambitions que ces deux clans manifestent. Nature purement électorale et ambitions strictement réformatrices, semble-t-il. A lire le « programme commun », on se prend à douter de la réalité historique de la révolte de Mai 1968. D'ailleurs les communistes et les syndicalistes de la C.G.T. ne négligent-ils pas son aspect contestataire pour n'en retenir que l'action revendicative de masse qui a marqué cette période ? On peut donc se demander légitimement comment les socialistes espèrent changer la vie avec de tels compagnons et en utilisant des recettes aussi éculées que le « contrat de législature » et les nationalisations.

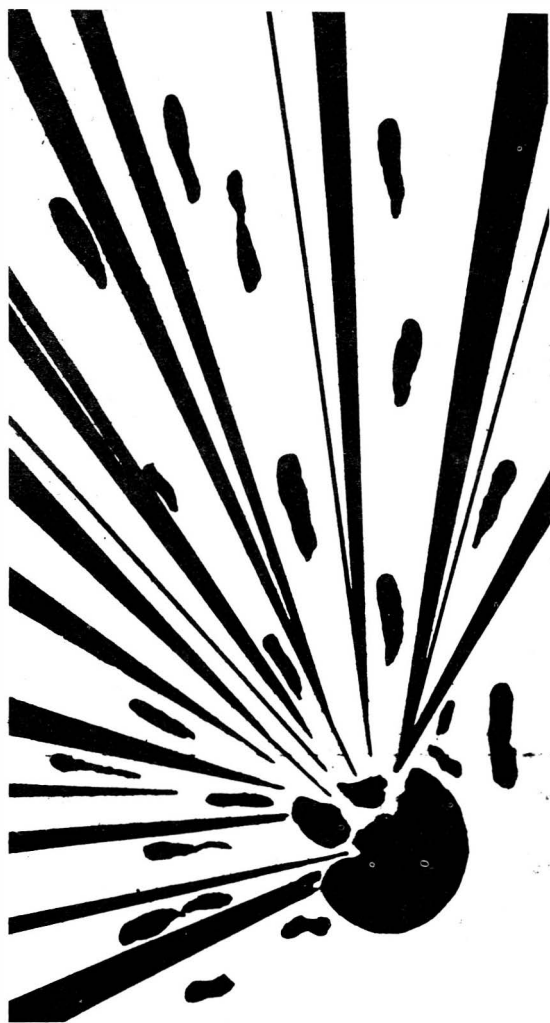
On peut même s'interroger sur la possibilité des quelques réformes de structures que la gauche envisage, et sur les avantages concrets qu'en retireront les Français. Avantages qui risquent d'être rapidement effacés par les mécanismes économiques que notre société suscite, réformes qui risquent de se heurter à une bourgeoisie bien décidée à se défendre.

Dès lors, un gouvernement de gauche a toutes les chances de se laisser entraîner dans des manœuvres électorales — car les élections présidentielles approchent — qui lui interdiront toute action de portée véritablement révolutionnaire. Enfermée dans des structures politiques qu'elle pourra difficilement réformer, prisonnière d'un système économique qu'elle n'osera pas bouleverser, engluée dans une société dominée par la bureaucratie et la technocratie, la gauche, incapable de définir un projet de civilisation, ne sera pas ressentie dans son action comme sensiblement différente de la majorité actuelle. Qu'elle le veuille ou non, il lui sera difficile de s'échapper d'une classe politique conservatrice d'elle même et purement gestionnaire, donc incapable de résoudre les problèmes qui se posent à notre société.

La majorité est prise au même piège, quelles que soient ses intentions, et quelle que soit la finesse du Chef de l'État, dont il a donné une nouvelle preuve en décembre dernier, devant les élèves de l'Institut d'Etudes Politiques. Quel fossé entre les intuitions parfois justes du Président de la République et les discours de ses partisans ! Quel fossé entre ses intentions d'homme d'État et les contradictions du système politique et économique dont il a la charge. La majorité a trop déçu pour qu'elle puisse espérer vaincre autrement qu'en agitant le chiffon rouge de l'anti-communisme. La gauche a pour elle l'espoir. Mais qu'advient-il si elle déçoit à son tour ? S'enlisera-t-elle dans le marais politicien ? Aura-t-elle à faire face à la réaction des « gens d'ordre » ? Ou provoquera-t-elle, sur la gauche, une contestation qu'il lui faudra réprimer ? Tout recommencerait alors, sans qu'aucune question décisive ait été réglée.

A moins que les citoyens ne commencent de s'interroger sur les causes réelles d'autant d'échecs, à moins qu'ils ne concluent que c'est l'ensemble du système politique, économique et social qu'il faut transformer radicalement. Dans quelles perspectives, et selon quelles modalités ? C'est ce à quoi il importe de réfléchir, quels que soient les résultats des péripéties électorales de cet hiver. Car le printemps peut être long à venir.

LE PROJET RÉVOLUTIONNAIRE



l'esprit de révolte

Et l'ange châtiant autant ma foi ! qu'il aime De ses poings de géant torture l'anathème Mais le damné répond toujours : « je ne veux pas ! »

Ch. Baudelaire (Le Rebelle)

Mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût aisé de vivre
Maurras (préface du Chemin de Paradis)

Le phénomène révolutionnaire n'est pas seulement un accident de l'histoire, une fièvre qui ravagerait périodiquement la société des hommes sans que l'on ne sût jamais l'origine et les racines de ces bouleversements titanesques. Il faut savoir que les racines de ce phénomène se prolongent jusque dans l'intime mystère de l'être et que si l'homme à été tiré du chaos originel, il peut toujours dans un refus suprême s'abandonner aux forces obscures qui l'ont vu naître. Le sens de la vie n'est pas donné : « *L'homme le doit découvrir, gagner et arracher aux prises de l'Ombre et du Néant. La réconciliation avec la terre et avec Dieu n'est pas au commencement mais à la fin.* » (1).

Cette inclination naturelle (ou pour les croyants cette enflure de l'âme qu'est l'Orgueil) demeure présente au fond de chaque individu sous la forme d'une sollicitation permanente à la Révolte. Dans la mesure où l'ordre n'est pour l'homme qu'une lutte héroïque contre le désordre intérieur, tout l'homme est une guerre civile.

Emmanuel Mounier disait : « *la permanence de l'homme c'est l'aventure.* » Mais s'il est certain que la liberté seule détermine notre destin

personnel, il n'en est pas moins certain qu'elle le fait à partir d'une nature et d'une nécessité et que par conséquent la volonté ne saurait être un pur néant de cette nature et de cette nécessité.

« *De fait en toute réalité, l'exister même — qui est tenu par la nature — est antérieur au vouloir qui est produit par la volonté. Et de là vient qu'il y a un objet que la volonté veut naturellement.* » (2)

Cependant la volonté peut toujours refuser de se conformer à cette exigence de la vie, elle peut toujours nier cette permanence de l'Homme, elle peut toujours dire : NON ! ce refus sans cesse présent (et qui peut être dominé) est une caractéristique fondamentale de l'esprit révolutionnaire, ce refus est d'abord affirmation de soi. C'est le moi d'abord, le moi seul, le moi roi et pour finir le moi Dieu !

C'est J.J. Rousseau déclarant : « *je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature et cet homme ce sera moi.* » et ce même Rousseau emporté par un individualisme effréné amène sa pensée narcissique jusqu'au bord de l'Orgueil le plus démesuré : « *Qu'un seul te dise, s'il l'ose :*

1) M. Mourre - Charles MAURRAS, ed Universitaires

2) St Thomas d'Aquin (I-II, 10, I, ad I)

je fus meilleur que cet homme là. » Ce déséquilibre, témoignage d'une passion non dominée par la raison ou d'un égarement entêté de l'esprit, peut être passager et même constituer une étape normale dans l'histoire d'un homme (l'adolescence). Cependant si l'intelligence médiatrice ne vient pas assumer la cohérence de ce gouffre de contradictions, si elle ne vient pas, selon l'expression de Jacques Maritain, « distinguer pour unir », la Révolte versera dans le refus total et la négation absolue. Cette négation sera avant tout métaphysique, c'est-à-dire qu'elle dressera l'homme contre sa condition et la création contre son créateur. Et dans ce renoncement, « ce qui importe avant tout pour l'homme ennemi de son unité — de son Dieu — ce n'est pas l'être au profit duquel l'équilibre est rompu, c'est la rupture même de l'équilibre, ce n'est pas l'idole, c'est l'idolâtrie. Dans tout ce que nous aimons d'une façon désordonnée, nous aimons surtout le désordre. » (3)

Il va sans dire qu'avec pareille attitude, du normal nous franchissons vite les limites, pour atteindre au pathologique, pour confiner à la folie.

Comment ne pas penser au cas exemplaire de F. Nietzsche qui, après avoir constaté sur le monde l'empreinte du Dieu mort et s'être dressé contre tous les servages d'une nature humaine encore subjuguée par une divinité qu'il estimait absente, terminait ses dernières lettres en signant : le crucifié.

L'individu tente de se libérer des exigences de son incarnation, veut être la pleine et unique mesure de lui-même et du monde, mais cela ne lui suffisant pas, il se fait Dieu.

Ainsi « on ne sort pas de ce dilemme : l'homme est fait pour aller à Dieu ou pour mimer Dieu ; il faut qu'il soit son enfant ou son singe » (4)

Ceci est illustré parfaitement par la

conception nietzschéenne de la grandeur de l'homme qui consisterait toute « à savoir retenir sa respiration spirituelle. » (4) Car à cette asphyxie volontaire d'un homme qui prétend se passer de Dieu, correspond toujours un immense désir de déification personnelle. D'ailleurs Nietzsche ne s'était pas masqué les risques de son a-moralisme, il avait deviné l'ascèse terrible qu'une telle constatation avait rendu nécessaire : « si nous ne faisons pas de la mort de Dieu, un grand renoncement et une perpétuelle victoire sur nous-mêmes, nous aurons à payer pour cette perte. » Le philosophe s'est alors retourné vers une Grèce archaïque, au moment précis où la pensée commençait à prendre son essor, il a interrogé longuement les pré-socratiques. Ils lui enseignèrent, comme le rapporte A. Camus, que « seule est éternelle la force qui n'a pas de but, le jeu d'Héraclite », que « le monde est divin parce que le monde est gratuit » et que « l'art seul, par son égale gratuité, est capable de l'appréhender » (5) Ainsi la Raison devenait prisonnière du mythe de l'éternel retour et « sur la même grève, la mer : primordiale devait répéter inlassablement les mêmes paroles et rejeter les mêmes êtres étonnés de vivre... » (5)

Avec Nietzsche cette affirmation de soi qui par le refus des limites, prône le dépassement des limites et donc l'apparition d'un homme nouveau, à la fois mythique et démiurgique, consacre le point de rencontre de ces deux symptômes de l'esprit Révolutionnaire que sont l'angélisme et le messianisme. Son « surhomme » n'est-il pas le frère du « voyant » rimbaldien et de « l'homme générique » de Marx ? Il y a chez tous ces Révoltés comme la nostalgie d'un paradis perdu qui motiverait leur quête désespérée de salut. Pour Camus « chaque révolte est nostalgie d'innocence et appel vers l'être » (5) Mais cet appel pressant ne se refuse-t-il pas à considérer ce que l'on peut nommer soit le péché originel, soit la finitude humaine, soit les limites naturelles qui contiennent la Vie ?

3) Gustave Thibon - *Diagnostics*, p 54

4) Gustave Thibon - *L'échelle de Jacob*, Pp 158-169

5) Albert Camus - *L'homme Révolté*

Baudelaire ne s'y est pas trompé en faisant de Caïn l'archétype du révolté. Caïn, refusant de se plier à la loi divine, n'a trouvé sa justification que dans le crime. La soif de pureté, à ce point exigeante et confuse, brûle les ailes de l'âme et la rend au sol, pauvre reptile insatisfait. Le Révolté se dresse aussi contre le Temps, se refusant à creuser les fondations, il veut faire jaillir des cathédrales immédiates, ainsi la nature doit s'anéantir dans ses projets superbes, la cathédrale jaillira parce qu'il le veut ! Et si par malheur l'édifice venait à s'écrouler, nous le verrions accuser la Fatalité, le Destin, et peut être même Dieu. Il est si facile de nous justifier quand une vague entité imaginaire masque nos propres responsabilités ! ...

« Le décadent a souvent faim de vertu, mais cette faim ne trouve pas de nourriture à l'intérieur de lui-même. Alors elle la cherche au dehors... Des hommes comme Rousseau ont un idéal, mais cet idéal n'est jamais descendu plus bas que leur cervelle : il ne trouve pas dans leur être intime, dans leur nature profonde, de quoi manger et prendre corps. Mais ils n'insistent pas de ce côté là : cela irait trop loin. Cette vertu, dont ils ne portent en eux que la faim, ils en réclament la substance au monde extérieur. Ils lui demandent d'incarner leur idéal ; ils chargent la société de fournir un alibi à leur impuissance ; ils ont besoin de voir sans cesse autour d'eux ce qu'ils sont incapables de vivre en eux. » (6) Si « la révolte métaphysique est la revendication motivée d'une unité heureuse contre la souffrance de vivre et de nourrir » (5), cette quête héroïque s'avère parfois mortelle et l'affirmation paroxystique du « moi » devient trop vite négation du « nous », du « commun » et du « permanent ». En outre s'opère si facilement la confusion du naturel et du spontané, que le culte de la bonne intention de la bonne volonté et de l'imperceptible mouvement de l'âme qui pousse à l'action par sa capacité propre à émouvoir, ou à satisfaire en douces exaltations ce moi narcissique,

deviennent hélas sacrifices rituels. L'âme, trop soumise à l'éclat du miroir, se fige au règne végétal. Narcisse n'est qu'une fleur ! Rendue au règne tellurique, l'âme troque ses ailes contre la splendeur éphémère d'une corolle.

« A cette révolte méthodique contre les règles correspond l'exaltation du dieu intérieur. Toute prohibition, toute entrave ou limite étant traitée en adversaire si elle ne sort pas du vrai fond, du seul fond de la conscience qui la reçoit, et si l'examen établit qu'elle émane du « dehors » (religion ou société, famille ou État), au contraire, l'inquiétude, les murmures, l'élan du cœur ou le frisson des nerfs, quelque trouble ou perturbatrice qu'en puisse être la cause, bénéficieront d'une prévention favorable ; (7)

Ainsi Luther ouvrant la Sainte Bible devient le premier lecteur des textes sacrés, il recueille la parole divine dans son âme vierge comme si le christianisme prenait naissance à l'instant même où ses yeux se posent sur les pages du livre. Ainsi Rousseau se fait le premier contractant de sa cité idéale et par lui se recrée la société des hommes comme si sa volonté avait transformé en poussière tous les siècles d'histoire qui précéderent son « illumination » soudaine. En fait cette attitude face aux exigences de l'être, est aussi négation de ce « moi » qui ne saurait exister sans ses supports naturels que sont la tradition vivante et la communauté des hommes. Le double refus de la tradition et de la communauté se retrouve chez le jeune K. Marx. En effet n'écrivit-il pas en exergue de la dissertation inaugurale qui lui valut le titre de Privat-Docent, cette citation du Prométhée d'Eschyle : « En un mot, je hais tous les dieux » ? Il avait rejeté à la fois son judaïsme (son père Hirshel venant de se convertir au luthéranisme) et son germanisme adoptif, se redressant au dessus de l'histoire comme un prophète affecté, déboussolé par la perte de son Dieu, Si comme Camus le veut : « le non affirme l'existence d'une frontière » (5),

6) Gustave Thibon - **Diagnostics** (la morale et les mœurs) p 149

7) Charles Maurras - **La politique religieuse** (L'individu contre la France) pp 66-67

les frontières contre lesquelles s'insurge l'esprit révolutionnaire sont les frontières même de la vie, celles qui cernent l'être et l'empêchent de se dissoudre, frontières protectrices que l'on ne peut franchir sans en être frappé à mort. Nietzsche disait : « on peut mourir d'être immortel ». A-t-il pensé que revendiquer dès maintenant une éternité fiévreuse pouvait être la plus sûre façon de s'abîmer au Néant ?

Ayant oublié cette vérité première de la soumission, Rousseau traina sa pauvre vie sur les routes du royaume de France, sans famille, sans métier, sans cité, pèlerin impénitent du pays des chimères !... Le principe de Révolte qui engendra tout d'un coup l'individualisme et le volontarisme fut à l'origine de la réflexion de notre Maître, ce principe érigé en absolu porte pour nom : le Romantisme. C'est le Romantisme qui fait dire à Rousseau : « je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateur » et c'est lui qui suscite à la vie, toutes les philosophies révolutionnaires en commençant par la première, la plus meurtrière : l'idéologie cause de lui toujours : « Les arts, les lettres, les sciences, la tradition, le passé, en un mot tout ce qui était fait n'importèrent plus car la nature pure introduisait immédiatement au divin : elle seule pouvait parler au monde la langage infailible de l'Avenir. » (8)

L'histoire de ces dernières années confirme que le Romantisme n'était qu'une Révolte métaphysique retranscrite dans une norme esthétique et qui devait nécessairement se figer en morale, consacrant ainsi dialectiquement le puritanisme laïc d'un Saint-Just et le nihilisme historique d'un Hitler. Les mémoires d'Outre-Tombe débouchant sur la terreur et le génocide... triste cortège funèbre que le sort offrit au poète !. Certes le Romantisme n'est plus qu'une école littéraire sagement enfermée dans les manuels... certes le temps n'a pas suspendu son vol... mais est-ce si certain ? Qui de Marx ou Rimbaud fascine le plus nos révoltés modernes ? La jeunesse préfère souvent l'élan du poète à la rigueur du dialecticien et ses

ailes à peine fleuries réclament d'incessantes tempêtes !

Le Romantisme aura, par delà son existence historique en tant qu'école littéraire, promu et instauré une « manière d'être » qui depuis ne cesse d'osciller entre le tragique existentiel et le nihilisme total. Cette manière d'être se voulant « dandysme » s'est elle même qualifiée par référence à la patrie de Shelley et de Byron. Avec Jean d'Ormesson nous pouvons considérer le dandy comme ce « stoïcien rose qui donne à la frivolité absurde une grandeur mystique » mais cette définition amusée et brillante s'avère bien vite peu satisfaisante.

En effet le dandysme se détache rapidement de son archétype romanesque, du banal « mal du siècle » et des brumes britanniques, pour trouver une signification plus large et d'une certaine façon plus intemporelle. Le dandysme est une aliénation de l'être pur et dont l'activisme peut être une forme extrême. C'est tout le problème de l'action — destin comme tentative suprême de réconciliation de l'homme avec lui même (cf. Byron en Grèce, Rimbaud en Abyssinie, T.E. Lawrence en Arabie, et A. Malraux en Espagne). A ceux qui s'étonneraient de voir resurgir ce phénomène du dandysme, la provocation de l'attitude permet donc de communiquer et d'exister.

Ainsi se comprend ce besoin d'adhérer à un modèle culturel parmi tous ceux qui sont véhiculés par notre société de consommation, et de s'y tenir fermement comme s'il participait de notre identité fondamentale. Cette renaissance de l'éphébie et de l'androgynie que nous observons dans la jeunesse, est peut-être suscitée par la Révolution culturelle et l'éclatement des valeurs. Pareil phénomène s'était déclenché dans l'Italie du Quattrocento. Et peut-être sommes nous tous, pour faire référence au dernier film de S. Kubrick (Orange Mécanique) des Alex en puissance : « Lorsque la communication avec le prochain s'amenuise, l'homme qui est une essence parlante exprime encore quelque chose lorsqu'il parle avec son corps. Celui-ci continue de fonctionner seul, sans direction, d'une manière rebelle ; il se

charge de la fonction du langage et devient l'organe verbal de cette révolte. » (10)

Camus trace, dans son *Homme révolté*, ce portrait saisissant : « le dandy est par fonction un oppositif. Il ne se maintient que dans le défi. La créature, jusque-là, recevait sa cohérence du créateur. A partir du moment où elle consacre sa rupture avec lui, la voilà livrée aux instants, aux jours qui passent, à la sensibilité dispersée. Il faut donc qu'elle se reprenne en main. Le dandy se rassemble, se forge une unité, par la force même du refus. Dans ses formes conventionnelles le dandysme avoue la nostalgie d'une morale. Il n'est qu'un honneur dégradé en point d'honneur. » (5)

Nous retrouvons donc notre race de Caïn, non sous des allures brutales, mais au contraire dans l'attitude finement composée, le geste délicat et le faste du costume. Dans son essai sur Baudelaire, J.P. Sartre poursuit l'analyse et conclut que le phénomène « dandy » est l'impression la plus distinguée du suicide moral et mental. A ce propos rappelons que Brummel est mort dans la misère et la folie, pauvre clown privé du public indispensable à son salut. (Pour le dandy « paraître » à l'état pur, être condamné à la solitude... c'est être condamné à donner « sa » représentation dans un théâtre vide. Cela le conduit droit à la folie.)

N'était ce pas ce que Maurras reprochait à Chateaubriand : l'affectation dans la pose, l'attitude supportant les idées comme un mannequin d'osier une étoffe, et ce goût morbide pour le faste des enterrements ? En exagérant à peine nous verrions un Chateaubriand tout appliqué à embaumer ses cadavres chéris comme pour en alanguir à loisir la décomposition. A l'attrait des ruines correspond celui des « causes perdues », les yeux et l'esprit se satisfaisant mutuellement de ce spectacle mortuaire. Que n'est-il besoin de remonter jusqu'à l'auteur de René, il y a, plus proche de nous, le sybaritisme du jeune Barrès, le triste régiment des « hussards » tristes et

toute une littérature de nombrilisme... On le voit bien, la tentation de l'individualisme flamboyant renouvelle ses charmes, se grime autrement, mais persiste toujours aussi tenace. Plus notre monde sera muet et plus des poètes voudront y faire retentir leurs « démençes ». Demain si nous ne prenons garde, des jeunes hommes iront déposer sur le parvis des temples déserts leurs rancœurs et brandiront leur soif de vivre comme pour nous faire injure !

Entendront-ils alors le désespoir du « poète de sept ans » « Moi ! qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan ! Suis-je trompé ? La charité serait-elle sœur de la mort, pour moi ? Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons. Mais pas une main amie ! et où puiser le secours ? ... » (11)

Où sont-elles, les promesses du collégien fugueur ? Les premiers Noëls sur la terre ? ... Rien ! Des vents violents ont rendu l'Incarné enfant à sa terre ardennaise et ses yeux un instant éblouis réapprennent les visions quotidiennes. Cependant la vie besogneuse a perdu le pouvoir d'enseigner la patience à son âme meurtrie, l'Absolu pour lui s'est mêlé en Refus éternel. La mystique sauvage l'a rendu amer. La source s'est tarie (est-il besoin de rappeler son âpreté au gain et sa rudesse lors de ses emplois de contremaître ?). Comme le dit Camus : « cette grande âme soudain soumise à l'argent annonce d'autres exigences, d'abord démesurées et puis qui se mettent au service des polices. N'être rien, voilà le cri de l'esprit lassé de ses propres révoltes. » (5) D'ailleurs Etienne porte sensiblement le même jugement : « Que, pour une morale, encore qu'imparfaite, un jeune homme de génie ait délaissé la poésie, c'est une leçon que trop de gens réussissent à oublier. C'est pourtant la leçon que nous donnent conjointement la Saison en Enfer et la vie africaine. Il n'y a pas de « cas » Rimbaud ! Il y a Rimbaud, sa vie, son œuvre, de logique bien prévues l'une et l'autre. Voilà tout le « mystère ». (12)

9) E. Carassus - Le mythe du dandysme

10) Jean La Croix - Art du monde - sur l'analyse existentielle de Binswanger

11) Arthur Rimbaud - Une saison en enfer

12) Etienne - Les écrivains célèbres - Tome III p 159

Face à cela le surréalisme n'est pas une nouveauté, il n'a fait qu'élargir la brèche ouverte par ces sombres révoltes. Il y a bien de quoi frémir en entendant A. Breton déclarer que l'acte surréaliste le plus simple consistait à descendre dans la rue, révolter au poing, et à tirer au hasard dans la foule. Est-ce un poète ou un tortionnaire qui s'exprime ainsi ? Les deux, à en croire Camus : « *le désir irrationnel de paraître peut amener le révolté aux formes les plus liberticides de l'action* » (5)

Et si les surréalistes ont flirté par un conformisme niais avec les marxistes, c'est parce que la révolution prolétarienne pouvait, comme l'a dit Breton, « *empêcher que la précarité toute artificielle de la condition sociale ne voile la précarité réelle de la condition humaine.* » Ce à quoi Marcel de Corte répond : « *Tomber dans le rien est à la portée de n'importe qui : il suffit de se laisser aller. Mais pour goûter ce vertige du vide, il faut faire le vide autour de soi. Toutes les subjectivités s'agglomèrent ainsi dans un même nihilisme, dans un même appétit de destruction. Leur entassement fait masse. .../... Le moi est, sans le moindre paradoxe, le plus féroce des collectivistes. Il veut que chacun soit moi, se réduise à son moi propre. A cette fin, il faut que chaque moi n'ait rien. S'il a quelque chose, il a de l'être, du réel, où il s'aliène, où il devient autre que soi-même, où il n'est plus moi. Une « société » où sévit ce que Valéry appelle « la multiplicité des seuls » est nécessairement collectiviste.* » (13)

En fait la révolution prolétarienne n'était pour les surréalistes que « l'apocalypse du pauvre » et le poète, à mon sens, a manqué de courage. Tout le poussait pour, de concert avec Brasillach, se faire le chantre de Nuremberg et du surréalisme historique. Ne leur fallait-il pas, à ces surréalistes, que la renaissance des dieux païens illumine le crépuscule du monde... ce nouvel incendie de Rome ? Ils auraient dû saluer les légions nazies qui en révélant « la précarité réelle de la condition humaine » allaient satisfaire le plus cher de leurs désirs.

Il y avait encore beaucoup à dire sur la Révolte métaphysique mais à quoi sert de

multiplier les exemples alors que l'essentiel est saisi ? L'essentiel de la Révolte n'est pas tellement sa forme, que sa substance, et au travers d'elle ses conséquences funestes et meurtrières. Maurras n'a eu de cesse de combattre ces dérèglements, ces boursoufflures de l'être, c'est là toute la raison de son classicisme et de son duel avec le « grand tragique » Pascal.

Ce duel poursuivi sur l'espace d'une vie n'avait rien d'un règlement de comptes à la Voltaire, mesquinerie si peu digne du Maître, mais il s'agissait d'un combat pour la Vie ! Ce qu'il disait de Pascal, il eût pu le dire également de Rimbaud : « *le certain, qui s'éprouve de jour en jour, est que ce genre de fictions veut et peut inspirer beaucoup d'orgueil aux hommes. Ils comptent en tirer de solides motifs de se rendre inhabitables les uns aux autres, c'est-à-dire impropres à la vie, et ce sera peut-être une des machines de la fin du monde* » (14) Victor Hugo faisait venir toutes les contradictions de l'homme du fait qu'il avait à la fois des racines profondes et des ailes impatientes. Notre Maître n'a jamais nié, ou volontairement ignoré ce conflit, il a voulu nous montrer comment le surmonter, au prix peut-être d'une tension tragique de notre être, mais avec l'espérance du salut et les bienfaits de la vie. Gérard Leclerc rapportant la communication de Victor Nguyen lors du dernier colloque consacré au philosophe provençal (4, 5 et 6 avril 1972) insistait sur la parenté secrète pouvant unir Maurras à Camus, parenté consommée par une attitude commune face à la vie, et qui devait transparaître inégalement tout au long de son existence : « *la dialectique de la philosophie, de la raison pure, ne pourra venir à bout des contradictions mystérieuses de son cœur. Seule la voie mystique lui est ouverte, celle que l'on découvre dans le poète qui certes est métaphysicien, mais de l'espèce visionnaire et non dialecticienne.* »

Où est-il ce doctrinaire rigide, ce cœur glacé ? Où est-elle cette âme symétrique ? Écoutons-la nous chanter les douces harmonies d'une vie acceptée : « *la doctrine de ce Chemin de Paradis sera donc que la vie excellente consiste à ne rien méconnaître (je ne méprise presque rien, disait Leibniz) ; ensuite à combiner,*

13) Marcel de Corte - art. Sartre, philosophe de la contestation - itinéraires n° 143 mai 1970

14) Charles Maurras - Pascal Puni

à concilier dans nos cœurs le démon religieux et le voluptueux, car leur désordre amènerait les plus grands maux ; à empêcher qu'il ne s'élève de nos joies goûtées toutes pures cette pointe fine et sacrée dont elles sont tranchées à vif ; à obtenir de notre orgueil qu'il ne se gonfle

point ni ne nous dessèche le sens vers quelque unité trop lointaine : en un mot, à créer selon les trois modèles donnés à la fin de ce livre, d'intérieures harmonies. Cela sans doute est malaisé et presque merveilleux à naître. Mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût aisé de vivre. » (15)

15) Charles Maurras - préface du *Chemin de Paradis*, Oeuvres Capitale Tome I p 24

révolte et révolution

« La révolte était écrasée définitivement. Quinze mille cadavres jonchaient le sol au bord du Silarus. .../... Soulagé, le Sénat respira. »

A. Koestler (Spartacus - chap. IV)

De tous temps, sous toutes les latitudes, l'histoire des peuples a été jalonné de luttes fratricides, de révoltes et de révolutions. Il ne s'agit pas là d'un acte de foi, mais tout simplement d'une constatation. Certains s'en désolent, d'autres en tirent une philosophie de la vie, nous nous bornerons, quant à nous, à n'en tirer que des leçons de « *physique sociale* ». Ces conflagrations historiques, « *éléments de la chaîne invisible du tissu des civilisations* » (16) se produisant dans certaines circonstances particulières, rendent possible une approche empirique de phénomène.

La révolte historique, qu'il convient de dissocier de « *l'esprit de révolte* » est une manifestation commune de la croissance des sociétés. Parmi les multiples lectures de la révolte nous en retiendrons deux, complémentaires et également éclairantes. Le premier niveau d'analyse consiste à définir la révolte comme la résistance active et spontanée, d'un groupe social plus ou moins homogène, face à un destin commun, lourd de fatalité (1). Les exemples abondent et, avec eux, la palette de circonstances qui fait de chaque « *explosion historique* » un événement singulier.

Il y eut Spartacus dressant les gladiateurs contre Rome, les famines prolongées provoquant les paysans à la jacquerie (Bagaudes du Bas Empire), les flambées de violence raciale dans l'Amérique esclavagiste (Nat Turner) et dans une certaine mesure les mouvements autonomistes bretons, basques ou occitans. Mais que sont ces révoltes sinon l'expression de l'intolérabilité d'un quotidien apparemment immuable ? Toutes consacrent la notion de « *limite* » dont parlait A. Camus et qui peut s'illustrer facilement par : cela a assez duré, jusqu'ici oui, passe encore, mais après c'est intolérable. Ce terme de la patience (peut-être un mort de trop, un accident, ou plus bêtement une provocation policière) déclenche l'explosion sans qu'il ait été possible de la prévoir avec beaucoup de certitude, quelques instants auparavant. Ainsi, pour éviter que se perpétue un destin inhumain, se produit un sursaut désespéré qui, répudiation globale de l'avenir probable, se borne à une attitude de pur défi. C'est en quelque sorte une entrée dans l'histoire à reculons, des cris

d'agonisants qui se refusent à la mort mais s'y livrent avec violence et ostentation. « La révolte n'a pas d'imagination, elle est dans l'incapacité d'imaginer un avenir construit et satisfaisant. La révolte est obligatoirement « contre », c'est-à-dire destructrice seulement. » (16) Cependant il est des révoltes qui, détournées de leur protestation initiale, tendent à maintenir ou à conquérir par la violence des privilèges injustifiés (11). S'opère alors la conjonction de la protestation et de l'ambition la plus égoïste. Pour asseoir son pouvoir, Etienne Marcel profita d'un tel mouvement, le Balafré fit de même, mais tous deux en vain. Ainsi ces révoltes furent le fait de certains groupes puissants qui, sentant mollir l'autorité suprême, désirèrent étendre les frontières de leur pouvoir particulier. L'épopée d'un Thomas Edward Lawrence est à ce point de vue un exemple historique très riche en enseignements. Il est maintenant certain que le fameux roi sans couronne n'a jamais cru à la légende arabe et qu'il a mis sa révolte existentielle (liée notamment au complexe de bâtardise) au service de la « volonté de puissance » de l'empire britannique, s'objectivant pour se faire si parfaitement à ce projet de « *real politic* » qu'il put manipuler avec un brio exemplaire l'insurrection des tribus du Hedjar et ainsi offrir le spectacle d'un spontanéisme absolument illusoire (17). (Par ailleurs je persiste à croire que son expérience de l'action est aussi éclairante pour nos consciences modernes que la vie d'un Rimbaud, voire d'un Nietzsche.)

Mais remarquons de suite que dans les deux lectures proposées. (I. et II), la révolte ne possède qu'un projet très circonstancié et qui ne s'appuie sur aucun fondement théorique de renouvellement de l'ordre social. Au pire il y a substitution du personnel dirigeant au sein d'une organisation étatique inchangée. Comme le rappelle Camus : « la proclamation lancée par Spartacus se borne à promettre aux esclaves des « droits égaux ». Le passage du fait au

droit que nous avons analysé dans le premier mouvement de révolte est en effet la seule acquisition logique qu'on puisse trouver à ce niveau de la révolte » (5)

Dans le domaine de l'action politique, la révolte n'est qu'une opportunité saisie et amplifiée par un mouvement de panique collective. Aussi l'issue de l'insurrection est directement conséquente de son opportunité vis-à-vis du pouvoir adverse. Cependant il arrive généralement que la révolte soit en passe d'aboutir et que par cette absence de projet qui la caractérise, elle périclité piteusement, comme une vague s'écrase sur la plage, vidée de toute énergie.

Rappelons-nous l'indécision, la peur même du général Boulanger devant ce pouvoir tant choyé, qui, trop proche, l'écrasa finalement. Il demeure un personnage falot non pas tant à cause de son échec final que pour son rôle unique de cristalliseur inactif. C'était un velléitaire. Les révoltés pris au piège de leur vie tragique (*les Spartacus, Pancho Villa, Lawrence, et Guevara*) fascinent toujours l'imagination, les autres simples baudruches portées par un flot méconnu d'eux, disparaissent sans admirateurs et Boulanger fut de ces derniers. Cependant quoique la guerre civile soit toujours le pire des maux, la révolte n'est pas condamnable parce qu'elle est insurrection ou violence, ce serait cautionner le conservatisme le plus stérile et par là ignorer la véritable essence de l'Ordre.

Il faut parfois pour la survie de la communauté humaine, donc de l'Ordre vivant qui lui est nécessaire, en passer par ces soubressauts terribles.

La révolte n'est qu'un moyen, le plus spontané peut-être, le plus délicat mais sans doute le plus efficace pour sauver une société engagée dans une dynamique irréversiblement aliénante.

17) J. Beraud - Villars - *Lawrence d'Arabie*
P. Knightley et C. Simpson - *Les vies secrètes de Lawrence d'Arabie*
T.E. Lawrence - *Les sept piliers de la sagesse.*

N'a-t-il pas fallu que Jeanne la bergère se fasse meneur d'hommes, qu'elle exhorte ses compagnons à livrer bataille, bref qu'elle soit résolue à verser le sang ? Et n'était-ce point l'unique recours de la patrie baillonnée ? Au début les armées chouannes rassemblaient une masse de paysans révoltés par le massacre des prêtres et l'enrôlement obligatoire de leurs fils. Il y eut donc révolte... mais fut-elle scandaleuse ?

Face à cette crispation violente au seuil de lendemains incertains, face à ces révoltes trop souvent vaines, qu'apporte d'original le mouvement révolutionnaire ? De prime abord, il convient de noter que si la Révolution emprunte bien souvent les habits de la révolte — dans la simple mesure où pour s'accomplir il lui faut attiser des appétits sauvages, réveiller d'exigentes soifs de mieux-être elle n'en est pas moins, par sa nature, entièrement différente.

Selon Découplé, la révolte populaire, ne surgissant que par rapport à un quotidien intolérable, est indifférente à l'histoire, et c'est justement par le manque de cette dimension historique fondamentale qu'elle se différencie du projet révolutionnaire.

En effet, la Révolution s'accomplit au nom d'un projet théorique de renouvellement de l'ordre politique et se veut toujours la clef ouvrant des ères radicalement nouvelles, où restaurer enfin un âge d'or que l'humanité avait depuis trop longtemps oublié. La « République » ou la « Société communiste » se définirent surtout par le refus des rapports politiques antérieurs. Avec elles toutes les servitudes sociales devaient s'abolir et le peuple en liesse, enfin convié au « banquet du pouvoir », allait célébrer les épousailles de l'Histoire et de l'Humanité réconciliées. Cependant cette réconciliation, promise par les Révolutions, se définit d'abord en termes politiques et doit nécessairement passer par une rupture totale avec l'« ordre ancien ». Ainsi surgissent comme des préalables inévitables les notions de « Comité de Salut Public » et de

« dictature du prolétariat ». Il apparaît donc qu'une Révolution, avant de se mettre en œuvre, effectue une prise de conscience et une désignation théorico-pratique d'un véritable ennemi. L'ennemi étant le principal obstacle à l'édification immédiate de la « société nouvelle ». Le Roi doit être assassiné non pas parce qu'il s'appelle Louis XVI mais parce qu'il est le symbole et le témoin d'un régime exécré. A ce propos voici l'analyse remarquable que fait Camus, du procès de la personne royale. « Au reste, Saint-Just aperçoit parfaitement la grandeur de l'enjeu : « l'esprit avec lequel on jugera le Roi sera le même que celui avec lequel on établira la République ». Le fameux discours de Saint-Just a ainsi tous les airs d'une étude théologique. « Louis, étranger parmi nous », voilà la thèse de l'adolescent accusateur. Si un contrat, naturel ou civil, pouvait encore lier le roi et son peuple, il y aurait obligation mutuelle ; la volonté du peuple ne pourrait s'ériger en juge absolu pour prononcer le jugement absolu. Il s'agit donc de démontrer qu'aucun rapport ne lie le peuple et le Roi. Pour prouver que la royauté est en elle-même crime éternel, Saint-Just pose donc en axiome que tout roi est rebelle ou usurpateur. Il est rebelle contre le peuple dont il usurpe la souveraineté absolue. La monarchie n'est point un roi, « elle est le crime. ». Non pas un crime, mais dit Saint-Just, c'est à dire la profanation absolue. » (5)

Mais avant de lancer sur la piste de l'histoire ce manichéisme dévastateur, ne faut-il pas que certains hommes s'en imprègnent personnellement, au point d'en avoir le jugement et la volonté complètement faussés ?

Pour ensuite devenir théoriciens incontestés de la Révolution ne fallait-il pas que certains esprits accomplissent leur réforme intellectuelle et morale ? En effet trois hommes, qui devraient « changer de la manière la plus profonde l'attitude de l'âme humaine et de la pensée spéculative en face de la réalité », « dominant le monde moderne, et commandent tous les problèmes qui le tourmentent : un réformateur religieux, un réformateur de la philosophie, un

réformateur de la moralité : Luther, Descartes, Rousseau. » (18) Qui dira l'influence perminieuse de ces trois grands maîtres d'erreur sur ce qui allait être l'intelligentsia révolutionnaire ?

Dans son brillant essai sur ch. Maurras (1), Michel Mourre se demande même s'il ne faut pas faire commencer « l'histoire de la mentalité absurde au soir du XIII^{ème} siècle » car « si l'individualité, comme Duns Scot le prétendait alors, n'est plus accident mais essence, et si elle appartient à la « forme » même, chaque existant devient sans signification générale ». Pour lui « le scotisme est la première maladie de la haute raison médiévale : fermer l'individu sur sa différence, c'est le soustraire, en effet, à la prise de la raison, qui ne trouve plus dans l'objet ce « même » de l'espèce plus réel à l'individu que l'individu même. »

Certes à chaque époque il y eut des philosophies erronées. Cependant il se trouva toujours quelques défenseurs résolus du Vrai et du Juste pour en rendre les charmes inopérants. C'est seulement quand la vigilance de ces derniers se relâche que la pensée se met à divaguer.

L'Ordre dans les esprits comme au sein des communautés humaines étant ce point de perfection libérant les aptitudes profondes à la Vie, donne la mesure de sa précarité naturelle et des soins constants dont il convient de l'entourer. Mais ce qui rend surtout possible une rupture radicale avec un état de conscience antérieur, donc une « révolution » dans les esprits, c'est l'émergence non seulement d'une idéologie plus ou moins confuse, mais surtout d'une nouvelle sensibilité. Il est certain que la sensibilité historique procédant d'une tradition vivante donc critique, exclue absolument l'immobilisme formel. Elle est, parce que soumise au flot des acquisitions, conquêtes, découvertes et inventions exigées par toute communauté temporelle, naturellement changeante, naturellement mouvante et fluide. Mais cette fluidité n'exclue pas un principe de

permanence, bien au contraire.

C'est justement quand elle prétend ne plus se conformer à ce principe, quand elle se libère des règles du Beau, du Juste et du Vrai, et quand les hommes de lettres prétendent l'assumer individuellement pour l'imposer au siècle qu'elle consomme sa propre destruction, n'engendrant que caprices, futilités et modes successives.

Du XVI^{ème} siècle au XVIII^{ème}, « les lettres faisaient leur fonction de parure du monde. Elles s'efforçaient d'adoucir, de polir et d'amender les mœurs générales. Elles étaient les interprètes et comme la voix de l'amour, l'aiguillon du plaisir, l'enchantement des lents hivers et des longues vieillesse ; l'homme d'Etat leur demandait ses distractions et le campagnard sa société préférée ; elles ne prétendaient rien gouverner encore » (19) Mais avec les Lumières tout changea et l'on vit « la royauté de Voltaire, celle du monde de l'Encyclopédie, ajoutées à la popularité de Jean-Jacques, établir très tortement, pour une trentaine ou une quarantaine d'années, la dictature générale de l'Écrit. » (19)

Cet écrit prétendit non seulement plaire, mais philosopher et même conseiller les princes. Il lui fallait tout régenter à commencer par la sensibilité, le goût, les mœurs et pour finir par la politique. C'est pourquoi au début de la Révolution, « les vrais rois, les lettrés, n'avaient eu qu'à paraître pour obtenir la pourpre et se la partager » (19)

Dès lors à chaque renouvellement esthétique (les artistes se partageant la pourpre) correspond un art de vivre différent, un glissement des mœurs et une redéfinition de la condition humaine. Ce qui ne veut pas dire que la condition humaine ait changé dans ses fondements, elle est simplement perçue d'une façon originale qui la presse de s'affirmer violemment, en réaction contre celle qui était en cours parmi les générations précédentes.

18)) Jacques Maritain - Trois Réformateurs

19) Charles Maurras - L'avenir de l'Intelligence

Pour exemple, c'est le comportement de la jeunesse romantique qu'il faudrait analyser ici, en montrant bien le scandale vivant qu'il était aux yeux du conformisme bourgeois ambiant (*le luxe et l'éphémère comme subversion des vertus d'économie*).

En fait tout comportement une fois « lancé » possède sa libre dynamique et s'étend sans effort. En effet qui opposerait-on ? L'opinion se défend-elle de son propre caprice et des modes qui la nourrissent ? Ainsi, étant très difficile d'en venir à bout par des exposés dogmatiques ou des disputes intellectuelles, seul un infléchissement de la sensibilité peut faire dévier de sa course un comportement nocif. Arrêtons-nous à ce propos sur l'influence qu'eut Barrès sur la renaissance des vertus nationales et par contre-coup des idées monarchistes. Il ne s'agit pas de vanter les mérites de l'écrivain, de l'esthète ou du piètre moraliste qu'il fut, mais de montrer comment, en imposant sa sensibilité personnelle, il fait dévier toute une jeunesse des récifs où les attiraient les sirènes académiques. Malgré son sybaritisme facile, cet « anarchiste salonard » qui désirait que l'on vint au monde l'injure à la bouche, imposa la patrie charnelle à toute une génération subjuguée par de vaines dialectiques. Mieux, dépréciant les maîtres sophistes de l'université républicaine, il fit beaucoup pour la restauration des privilèges de l'Intelligence. Ainsi en dépit de son évolution littéraire, philosophique et politique, il occupera toujours une place particulière dans l'histoire de l'Action Française. « Sans Barrès, qui avait transformé la sensibilité des élites françaises, il est vraisemblable, en effet, que Maurras n'aurait pu diriger leurs volontés. Il est d'ailleurs remarquable que les plus durs combats que menèrent les camelots du Roi avant la première guerre mondiale (« la bataille de Fustel » « la bataille pour Jeanne d'Arc » furent livrés dans l'espace culturel qu'avait cerné le Maurras de « l'Avenir de l'Intelligence ». (20)

La leçon à en tirer est que, en plus de la cohérence du dogme, toute révolution politique exige un puissant support affectif, permettant par le canal des sensibilités de susciter une « foi » conquérante. En ce qui concerne la Révolution française, comme le remarque Ellul « chercher qui avait lu effectivement Rousseau ou d'Alembert ne signifie rien : un courant d'opinion se forme à partir de pensées d'hommes que l'on n'a pas lu » (16) Il est certain que l'impact du « dogme » réside surtout dans son corollaire mythique. Le mythe étant « une organisation globale d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments, toutes les idées correspondant à un mouvement socio-politique en vue d'une action totale, images que le mythe colore d'une vie intense et qui provoquent l'union intuitive du sujet à l'objet et des sujets entre eux. » (16)

Dans le domaine de la propagande, le « schéma explicatif global » (métaphysique et anthropologique) s'efface devant la pesanteur de l'utopie véhiculée par lui et voici en quoi consiste selon Francis Bertin l'attrait de cette utopie : « la grande force de l'Utopie est qu'elle utilise des pulsions profondes de la cité parfaite, nostalgie de l'âge d'or, désir de perfection et de pureté, ambition de changer la vie par la création universelle.../... Elles correspondent à un désir d'équilibre et d'harmonie, à un souci d'Ordre, au sens ontologique du terme. La paroi entre ce désir d'ordre et l'instinct de destruction est pourtant fragile et sans une anthropologie du réel, l'ambiguïté devient confusion. L'Utopie prétend réduire l'homme à une dimension unique au détriment de l'équilibre entre les tendances. » (21)

Pour qui a bien compris cela, il n'est pas curieux que l'on parle de « vocation révolutionnaire » comme s'il s'agissait d'un sacerdoce. Car outre l'adoption d'une idéologie dogmatisée, le leader Révolutionnaire, qu'il soit de type militaire ou charismatique, s'investit

d'une mission universelle qui transcende sa vie. Sa tâche, à lui, élu de l'Histoire, est de faire (selon l'expression de Drieu La Rochelle) « *sa prière au dieu des Révolutions* ». Déjà Condorcet avait fort pertinemment remarqué cette cléricisation envahissante : « *la Révolution est une religion, et Robespierre y fait une secte : c'est un prêtre qui a des dévots.* »

Au nom d'une foi sécularisée et d'un projet strictement politique, la Révolution commence donc par briser les idoles. Il s'agit d'abattre l'ordre ancien jusqu'en ses symboles les plus inoffensifs, de n'en pas laisser pierre sur pierre, bref de défaire l'histoire afin d'effacer la honte d'un passé maudit. Mais si cette attitude qui, au dire de G. Thibon, « *consiste à vouloir éterniser comme conforme au bien suprême de l'homme, un régime de purgation et de désintégration* », s'insurge contre un ordre particulier, ce n'est pas parce qu'il est déficient mais bien au contraire l'expression singulière du principe même de l'ordre, qui en soi lui est intolérable. Cette négation de l'ordre nécessaire instaurée par 1789 a rejailli sur la conception que l'homme se faisait de l'univers et du Temps, et en a modifié considérablement la condition existentielle. Comme le note Ellul, la grande innovation du XIX^{ème} siècle est que « *la révolution apparaît comme faisant partie de l'histoire, incluse dans le mouvement historique et de ce fait pensée dans cette histoire* » (16) Et si la Révolution s'inscrit dans le tissu même de l'histoire, elle ne peut qu'en bouleverser les structures temporelles, cela semble aller de soi. Le Temps, espace métaphysique, perd donc son volume et se ramasse sur une misérable droite, mince corde tendue entre le siècle et l'improbable Éternité. Comment ne pas voir le lien unissant cette conception du temps et l'idée d'absurdité que se font les hommes de leur propre destin ?

En effet : « *jadis, le temps était conçu sur le mode cyclique : l'humanité évoluait dans un cadre qui rendait compte du moindre mouvement. L'histoire se déroulait selon un processus d'évolution*

puis d'involution. La décadence d'une société, loin d'apparaître comme un hasard ou un malheur inévitable, n'était qu'une conséquence du déroulement cyclique du temps annonçant un nouveau cycle d'évolution. Rythme des saisons, des cultures, du temps, tout était lié. L'angoisse devant l'avenir n'existait pas comme phénomène social, puisqu'une décadence n'était que le prémice d'un renouveau déterminé par les lois cosmiques. Le temps et la cité n'avaient de sens qu'en référence à un ordre supérieur qui excluait le hasard. Cette conception ignorait le mythe du Progrès qui naît du sentiment de l'imperfection et tente de suppléer à la perte d'identité de la cité. Il faut attendre un certain christianisme pour que cette conception d'un temps cyclique s'efface au profit du temps dynamique orienté dans un sens précis, celui de l'Histoire, dans laquelle se déploie l'activité de l'homme. Cette conception « laïcisée » (en surface) par le monde contemporain sert encore aujourd'hui de point de repère dans la tourmente des idées et des faits » (21)

Il ne s'agit pas, dans ce domaine, de renier l'apport du christianisme, ce fut un bienfait et une libération qui autorisèrent « *le* » et « *les* » progrès véritables. Nous ne regrettons aucunement le temps cyclique des sociétés fermées, mais simplement nous faisons remarquer que « *cette notion de « progrès dans le temps » rejoint (il s'agit, bien entendu, d'une similitude apparente) par bien des points la pensée utopiste.* » (21) En effet « *le progressisme . . . se réclame toujours d'un avènement, d'un seuil où s'abolit l'Histoire.* » (21) Nous disions similitude apparente car elle ne la rejoint vraiment que dans la mesure où elle est sécularisée, naturalisée donc dénaturée.

Et les Révolutionnaires n'hésitèrent pas à imposer un nouveau calendrier qui excluait toutes les références religieuses (jusque dans le symbole des nombres, la semaine de dix jours au lieu de sept . . . etc . . .)

Donc, nous le répétons, le mythe du Progrès naît quand la cité perd son

principe de permanence et son identité profonde. Comme les promesses ne peuvent satisfaire tout être qui désire s'éterniser immédiatement, la Révolution a dû se donner des « principes immortels » et se déclarer elle-même « permanente », seule façon qu'elle possédait pour concilier le Devenir et l'Éternité.

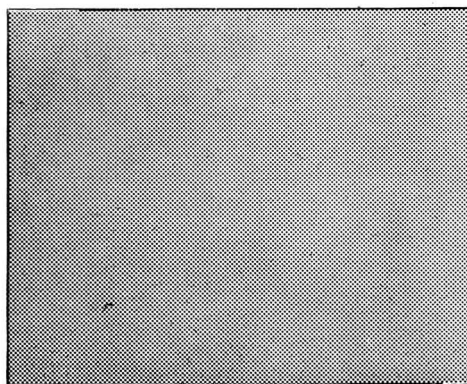
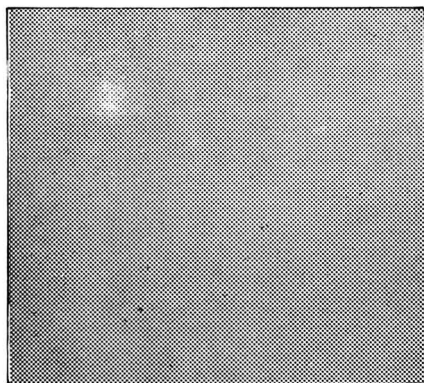
La Révolution permanente au niveau de l'être n'est-elle pas ce dérèglement systématique des sens que prônait A. Rimbaud ? Et dans les deux cas n'est-ce pas une lutte engagée avec le Temps, avec la Mort. Le « *deviens autre* » s'oppose au « *deviens ce que tu es* », la transmutation à l'accomplissement, donc à l'achèvement temporel.

Pour s'éterniser la Révolution peut travestir la réalité et s'engager par une fuite purement verbale dans la voie du « *spectacle* » et de l'illusion qu'elle est à elle-même. Elle se fige alors dans le concept qu'elle essaie d'imposer de force à l'événement. Mais une autre issue lui demeure possible : celle du **spontanéisme** et de l'éternité vécue comme une suite de moments héroïques. C'est l'appel au jaillissement de la vie, à l'élan des foules, se soldant par la transgression passionnelle de toutes les *archies*. Ces attitudes ne sont plus solutions pratiques face à l'événement mais conjuration rituelle du mauvais sort par le nombre et

l'incantation. Ce pari de l'exaltation permanente correspond dans le domaine existentiel à ce que Lermontov appelle « *cette union courte mais vivante d'un cœur tourmenté uni à sa tourmente.* » (5)

Ceci ne nous fait-il pas penser à la Commune de 1871 et à la flambée de mai 1968 ? Avant de sombrer dans l'efficacité étatique, toute Révolution, essaie par le travestissement de maintenir sa « *volonté utopique* », et c'est pourquoi elle est obligée d'assassiner ses héros pour s'enraciner dans l'histoire. Babœuf, Robespierre et Trotsky ne sont-ils pas morts pour leur foi, assassinés par des prêtres qui en étaient les dépositaires ?

L'histoire enseigne que la terreur n'est jamais l'accident des Révolutions mais l'essence de leur incarnation. En effet la seule façon de préserver l'intégrité du « *dogme* » au sein d'une réalité historique qui le nie « *de facto* » est bien de mutiler irrémédiablement la réalité. Il n'y a qu'une mutilation irrémédiable : le crime, l'extermination massive, la guillotine et les camps de la mort. Dans la mesure où toute gestion politique est tenue à un minimum d'efficacité c'est-à-dire de réalisme, une Révolution ne saurait être gérée. Ainsi toute Révolution qui réussit se trahit inévitablement. Cependant une question demeure en suspens, comment fait-elle pour installer ses gestionnaires au pouvoir ?



la révolution incarnée

« La Révolution est la guerre de la liberté contre ses ennemis. »

Robespierre (25 déc. 1793)

« La force des choses nous conduit peut-être à des résultats auxquels nous n'avons pas pensé »

Saint-Just

Comment se peut-il qu'un projet politique négateur de l'ordre naturel réussisse à s'incarner dans l'histoire ? Expliquera-t-on la chose par l'évolution des idées et l'influence des philosophes ? Pour qu'une philosophie puisse avoir une influence dans le déclenchement d'un processus révolutionnaire, il faut qu'une théorie apparemment pertinente imprègne une élite capable soit d'infléchir fortement, soit de rompre absolument avec les pratiques politiques auxquelles elle participe. En cas de rupture sa succession doit mettre en péril la vie du système, c'est-à-dire que cette élite doit susciter, par son mouvement de retrait, un effondrement fatal à la structure politique globale. En ce qui concerne la « théorie », il doit y avoir dans le domaine des apparences, concordance entre la nécessité d'une mutation sociale et la signification avantageuse que cette théorie donne à cette mutation.

En fait la « théorie » doit atteindre un certain degré d'évidence et de banalité (obtenir une assise consensuelle). Cependant l'influence peut-être inexistante, car toute mutation n'a pas suscité une explication totalisante, et toute explication totalisante ne s'est pas

révélée en prise sur l'événement. En outre une « théorie », en faisant progresser la compréhension des événements, peut être un facteur d'aménagement, de modernisation et de progrès véritable.

Il n'y a pas de sens de l'histoire et la Révolution de 1789 n'était ni nécessaire, ni inéluctable. Dans ses acquisitions bénéfiques, elle a simplement « *achevé soudainement par un effort convulsif et douloureux, sans transition, sans précaution, sans égards, ce qui se serait achevé peu à peu, de soi-même, à la longue.* » (22)

Il ne s'agit pas d'introduire par cette citation un faux débat sur l'accouchement sans douleurs (la révolution cette grande accoucheuse de l'histoire !) mais de montrer que les mutations sociales, nécessitées par le progrès, n'engendrent pas nécessairement un bouleversement radical des structures politiques.

En outre, les « *utopies politiques* » n'ont jamais réussi, par le simple fait de leur existence, à créer un seul mouvement au sein d'une entité sociale. L'Utopie de

22) A. de Tocqueville - *L'Ancien Régime et la Révolution* (Chap. V du livre I)

23) Gustave Thibon - *L'Échelle de Jacob* p 135

L'histoire de ces dernières années confirme que le Romantisme n'était qu'une Révolte métaphysique retranscrite dans une norme esthétique et qui devait nécessairement se figer en morale, consacrant ainsi dialectiquement le puritanisme laïc d'un Saint-Just et le nihilisme historique d'un Hitler. Les mémoires d'Outre-Tombe débouchant sur la terreur et le génocide... triste cortège funèbre que le sort offrit au poète !. Certes le Romantisme n'est plus qu'une école littéraire sagement enfermée dans les manuels... certes le temps n'a pas suspendu son vol... mais est-ce si certain ? Qui de Marx ou Rimbaud fascine le plus nos révoltés modernes ? La jeunesse préfère souvent l'élan du poète à la rigueur du dialecticien et ses ailes à peine fleuries réclament d'incessantes tempêtes !

Le Romantisme aura, par delà son existence historique en tant qu'école Thomas More, Thélème de Rabelais ou l'Icarie de Cabet véhiculent une exigence mythique à l'état pur qui jamais n'essaie de se rendre opérationnelle dans le domaine de la politique immédiate. Il eût fallu pour qu'elle puisse y prétendre qu'un semblant de contemporanéité l'éloigne du genre trop moralisateur de la fable ou de la parabole.

Le message de tels ouvrages n'est à proprement parler un projet politique mais un idéal social entièrement soutenu par une réflexion de moraliste. On en conviendra aisément : un tel idéal peut difficilement susciter un appareil dogmatique rigide. Il serait plutôt grotesque d'imaginer une orthodoxie politique rabelaisienne, le père spirituel de PPantagruel en remuerait le cimetière entier de son rire d'outre-tombe. Cependant ne tombons pas dans l'excès inverse, de paraites « *exigences utopiques* » peuvent, si elles recueillent au sein des élites une audience enthousiaste, modeler une sensibilité propice à l'éclosion de théories politiques plus nettement tacticiennes, et finalement susciter des vocations réformatrices ou révolutionnaires. Nous pensons par

exemple à l'action d'un Savonarole à Florence et à celle d'un Calvin à Genève. « *Derrière la pourriture d'un Rousseau, il y a la rigidité inhumaine d'un Calvin... Là est le faux pas de tous les spiritualismes outranciers : on prétend refouler ou négliger la vie saine, on rend ainsi la vie malade, et cette vie malade corrompt et asservit l'esprit. Les idéals trop altiers pour tenir compte de la terre et de la chair se dégradent alors jusqu'à devenir des prétextes et des passeports à l'usage de la terre et de la chair ; l'esprit n'est jamais si près d'être esclave de la vie que quand il s'en fait le tyran.* » (23) « *Toutes les fois que les disciples de Rousseau ou de Kant mettent la main sur leur cœur pour parler de la conscience et de sa liberté, on peut être assuré que le terrorisme va dresser son échafaud ou lancer quelque part sa bombe.* » (24) Personne donc ne niera l'importance de l'idéologie (même si elle reste très confuse) dans l'accomplissement des grandes Révolutions : la française de 1789, la russe de 1917 et la germanique de 1933. Nous avons écrit 1933 car il convient de ne pas négliger la Révolution nazie et ceci pour deux bonnes raisons. La prise du pouvoir par Hitler n'ayant pas modifié fondamentalement la logique du capitalisme, on serait tenté de lui refuser à ce seul titre tout caractère Révolutionnaire, ce serait là être victime de la problématique marxiste et de surcroît ignorer la véritable essence de la Révolution, car et c'est la deuxième raison — la révolution nazie a peut-être, en introduisant à découvert l'irrationalisme et la mystique sauvage dans la logique étatique — tenté la pire des subversions. Il faut le dire et le redire, le nazisme est subversion absolue, donc Révolution totale.

A ce propos notons que les excès d'un certain « gauchisme existentiel » ne seraient pas désapprouvés par les tenants de l'éthique nazie, et qu'il est même certains nostalgiques de Nuremberg pour saluer les « *Hell's Angels* » comme les dignes successeurs des « SS ». Les mêmes nostalgiques s'émeuvent de voir à Woodstock, Altamont ou Atlanta toute

une jeunesse sacrifier au culte du « *grand dieu païen* » (et pour les cantiques, les Rolling Stones valent bien Wagner, ils en semblent en tout cas persuadés) (25) Prenons garde, il n'est pas dit qu'un nouveau nazisme, nazisme sans réminiscences historiques très précises, ne puisse pas demain ravager à nouveau l'Europe occidentale.

Quoi qu'il en soit, une issue révolutionnaire est toujours accidentelle dans la mesure même où il y a une permanence de potentialité négativiste sans jamais que son efficience soit inéluctable. Il y eut tout au long de notre histoire des situations pré-révolutionnaires grosses de fausses couches.

Pendant les guerres de religions, les théoriciens des deux partis avaient remis également en question le bien fondé de la royauté de droit divin. Si l'une ou l'autre des factions l'avait emporté, le pouvoir se serait trouvé immédiatement sécularisé, et cela eût été une véritable Révolution. Quand le pouvoir politique réussit à jouer son rôle arbitral, la résolution d'un conflit passe soit par une répression inflexible (ce qui ne veut point dire impitoyable), soit (et aux prix de réformes ou d'adaptations diverses) pour une efficacité plus grande de l'appareil étatique.

En fait il y a un processus révolutionnaire dont l'issue dépend à la fois de la conscience politique des meneurs, et de la possibilité de parade de leurs adversaires (c.a.d. les agents de l'appareil d'état). Pour le leader révolutionnaire, il s'agit donc, en se montrant tacticien consommé, de préserver les chances d'une simple opportunité. *On constatera alors que le succès immédiat et spectaculaire est très souvent obtenu au détriment de l'efficacité réelle, que « l'action découvre des opportunités que l'inaction aurait laissées cachées »*

N. Machiavel (Hist. Florentines), que le développement même de l'entreprise fait apparaître des

possibilités, des perspectives et des résultats auxquels on n'avait pas songé et que l'exécution trouve en elle-même, des ressources susceptibles de fortifier les moyens donnés au départ. (26)

Mais cette explication relevant de la pure stratégie politique et où il faut se montrer avant tout homme d'action, c'est-à-dire selon la définition de Maurras « *ouvrier dont l'art consiste à s'emparer des fortunes heureuses* », se révèle peu convaincante au niveau d'un soulèvement de l'ampleur d'une révolution. Faut-il pour autant se rabattre sur les lieux communs, sur les dictons ou les proverbes ? L'un d'entre eux dit que le poisson pourrit par la tête. Est-ce à dire qu'une révolution emporterait un pouvoir qui s'est lui-même déjà renié, et que par conséquent la crise d'autorité serait l'élément déterminant ? Tout semble nous y inviter : De Maistre rend la noblesse responsable de la Révolution, Louis XVI nous est présenté comme un monarque qui aurait eut mauvaise conscience de son métier, et le Tsar Nicolas se sent condamné au martyre par une étrange fatalité. Ce n'est que mollesse et dérobades... rien qui n'essaie de résister, de faire face. Cependant, en aucune façon on ne saurait prétendre que la faiblesse des monarques a créé une situation révolutionnaire, tout au plus l'a-t-elle empirée, mais suscitée jamais. En outre, il y eut de nombreuses crises d'autorité qui furent surmontées et même, comme en 1968, des vacances du pouvoir qui n'engendrèrent pas un renouvellement de la classe politique.

Donc, en règle générale chaque crise politique n'est pas forcément une crise révolutionnaire et ne promet pas un bouleversement structurel total. Une crise révolutionnaire concerne par hypothèse tous les éléments du système social, une crise politique se limite à un secteur particulier.

Donc les crises peuvent être de nature et d'intensité variées. La révolution apparaît quand le pouvoir devient

25) Lire pour confirmation directe Défense de l'Occident (dec. 71)

26) Julien Freund L'essence du politique (Sirey)

incapable de surmonter une situation critique, provenant d'une conjonction originale de crises particulières, chacune étant en elle-même surmontable donc non déterminante.

En fait une explication plus sérieuse de l'accomplissement révolutionnaire exigerait une problématique nettement sociologique. Il faudrait faire différentes typologies (des crises, des techniques de propagande, des moyens de prise du pouvoir).

Considérant la Révolution incarnée et compte tenu de ce que nous avons dit précédemment sur l'esprit révolutionnaire, il est permis de se demander ce qu'il advient de la société ainsi subvertie ? Serait-ce l'anéantissement pur et simple ? Bien qu'étant dans la logique de l'exigence révolutionnaire cela ne se peut. *« Quiconque dit moi d'abord, moi seul, moi Roi et moi Dieu peut prolonger pendant quelque temps sa jactance ; il finit par être obligé s'il est homme, à tenter de se faire une existence humaine ; ce qui comporte le pourtour d'une cité et le murmure concordant d'une société »* (27) Cela signifie que si la révolte peut à l'échelon d'un individu se dérouler jusqu'en ses conclusions ultimes (le suicide comme tentative de fixer l'Éternité dans un « moment » à la fois héroïque et sublime), pareille attitude n'est pas possible pour une société dans la mesure où le « vouloir vivre » collectif, naturellement puissant, l'emporte toujours. Ainsi en Politique tout désespoir demeure vraiment une sottise absolue. Cependant s'il n'y a pas mort immédiate ou suicide collectif, il y a toujours régression, recul, refus du progrès humain au profit d'une rationalité purement technique.

Pour la Cité une seule alternative est possible, soit l'accomplissement de l'homme (*politique empirique et organisatrice*) soit sa mutilation (*politique utopique et rationaliste*). Le contraste entre les deux termes de cette alternative ne peut que s'imposer violemment à tout esprit lucide. Rappelons, à ce propos,

l'opinion d'un sociologue protestant « la politique monarchique a toujours été un pragmatisme tenant compte des faits, des possibles, un jeu sans principes au milieu des circonstances, cherchant à tirer chaque fois le meilleur parti de ces situations toujours renouvelées ; dans cette mobilité, les rois ont adopté les positions les plus diverses suivant les possibilités du moment. Ils récupéraient chaque fois les legs du passé. Ils entassaient les acquisitions, sans principes et sans règles éminentes. Ils ont fait de la politique, c'est-à-dire qu'ils inséraient dans l'histoire, la reprenaient et la faisaient rebondir. Au lieu de cela, nous sommes en présence d'une rationalité imposée aux faits, d'une doctrine prévalant sur les circonstances. » (16) Pourquoi cette rationalité totalitaire imposée aux événements, pourquoi cette fatalité ?

En France, depuis le 21 janvier 1793, la tragédie a fait irruption dans l'histoire. Cette tragédie se caractérise par une impuissance politique face à l'engrenage touffu des événements (fatalité des poussées sociales et des exigences économiques), c'est un débordement constant, un manque absolu de maîtrise, une absence de progrès. Ceci parce que le volontarisme des Révolutionnaires, par ignorance ou mépris de la nature, a rompu brutalement l'incarnation et le support de notre tradition. La France s'est, selon la forte expression de Renan, coupée la tête. Notre tradition étant baillonnée, la fatalité fait gémir l'histoire. Cette fatalité n'est que le réel s'opposant à l'utopie en mal d'incarnation. Par un souci de justice absolue qu'elle a confondu avec l'égalitarisme et l'uniformité, la Révolution, en démantelant l'organisation intime de l'être social, a bouleversé l'agencement des maillons de cette chaîne infinie qu'est la tradition. Depuis, la fatalité est apparue.

Refusant de reconnaître puis de se conformer aux lois de l'être (tant individuel que social), elle a voulu faire de

son exigence utopique (qui est pur caprice et non pas volonté) la seule condition d'amélioration du sort collectif. Mais on ne peut vouloir l'être sans en vouloir les conditions premières qui d'abord sont de soumission. Refuser ces conditions revient à se refuser toute possibilité d'incarnation, de réalisation, se condamner donc à voir son projet ou son idéal se figer, au ciel de l'Utopie, dans une forme parfaite certes, mais stérile. « *Ne s'enracinant plus dans l'originaire, le projet humain, se déploie dans l'utopie.* » (20) Désormais une idéologie pernicieuse a livré l'autorité politique à la merci de l'élection.

Qu'est ce que cela veut dire concrètement ?

Premièrement que le corps social est divisé en lui-même selon des clivages idéologiques qui n'ont aucune nécessité d'organisation. Dans le meilleur des cas cette division arbitraire sépare des entités sociales qui n'étaient distinctes que pour mieux se compléter. Si la démocratie divise et sépare comme à plaisir, c'est qu'elle ne sait et ne saura jamais « *distinguer pour unir* ». Au pire, elle dressera ces entités les unes contres les autres, dans une guerre éminemment préjudiciable à la nation dans son ensemble comme au destin divers des légitimes particularismes et familles d'esprit. Les intérêts particuliers ont besoin d'être hiérarchisés, nous savons tous que la juste prospérité et la paix civile résultent de cette harmonisation.

Mais l'élection donnant une tribune (moyen d'affirmation et de pouvoir) à tout ce qu'ils exigent, développe en eux un impérialisme qui les pousse à s'entredévorer, dans une lutte permanente.

L'enjeu est important, c'est pour le vainqueur la possibilité de dicter sa propre norme, et bien sûr de satisfaire en premier ses appétits, appétits qu'il sera autorisé sous couvert d'une quelconque majorité, à qualifier d'intérêt général. Proudhon disant que la démocratie était

l'envie, montrait qu'il avait parfaitement saisi cette logique des égoïsmes. Oui, la démocratie est d'abord une envie et une insubordination légitimées par un moyen de gouvernement : l'élection. « *En attribuant à l'ensemble des citoyens la faculté de désigner les chefs et celle de décider du vrai et du juste, en réunissant dans le peuple souverain ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur, elle supprime la distinction essentielle entre l'État et la Société, elle fait naître une des formes de domination les plus arbitraires, les moins contrôlées, les plus tyranniques en un mot. Il n'en est aucune à laquelle soit plus totalement étrangère l'idée d'un droit, d'une justice maîtresse souveraine des gouvernants et des gouvernés* » (28) Mais l'élection a aussi consacré la clivage droite-gauche (*conservateur-Révolutionnaire*), clivage qui ne se limite pas au décompte des voix les jours d'élection mais rejaillit sur la texture temporelle du devenir politique (*Nous prenons ce clivage dans sa réalité historique et intellectuelle, non pas existentielle*). En effet ce clivage introduit une des dialectiques les plus aveugles, dialectique où les deux facettes d'une même subversion, engendre une histoire à séquences, véritable négation fourchue.

L'homme de droite, au sens de conservateur, est un révolutionnaire figé, c'est-à-dire un homme pour qui l'ordre est de s'en tenir inébranlablement à une étape de la dynamique Révolutionnaire sans vouloir ni condamner le processus en lui même, ni qu'il poursuive son œuvre. Pour la droite conservatrice le progrès n'est qu'une crispation sur un manuel de conventions sociales et une volonté de préserver certaines valeurs fondamentales sans jamais en prendre les moyens. Si l'intention est bonne (la conservation nous étant naturelle), les moyens sont parfaitement inadéquats, en l'occurrence ils sont mêmes inexistants. En effet ces valeurs ne peuvent être préservées d'une corruption plus grande sans qu'auparavant on se résigne à en extirper les germes qui déjà y prospèrent, c'est-à-dire sans que l'on se résigne à n'être plus conservateur. Comme le

remarque Pierre Debray « la droite se compose de gens qui se sont ralliés à la Révolution dans l'espoir déraisonnable de la domestiquer, ou comme ils disent de la « modérer. »

Quand à l'homme de gauche, en révolutionnaire conséquent, il appelle de toute son âme un changement irrémédiable en croyant que ce changement installera définitivement la société dont il rêve, la société de « son » idéal, autrement dit l'Utopie.

Nous disions subversion fourchue. En effet, tant la droite que la gauche, méconnaissant l'essence du progrès. Et cette double méconnaissance a son origine dans le volontarisme qu'engendre l'élection (l'opinion n'a qu'à dire : je veux !)

La droite confondant la stabilité avec la finité, stérilise l'histoire en « gelant » la tradition. Quant à la gauche, confondant changement et progrès, elle est incapable d'assurer un principe de permanence : elle « échaude » la tradition. Leur erreur commune est donc de ne pas pouvoir concilier stabilité et changement, partant d'ignorer le progrès.

En outre tout pouvoir livré à l'opinion supprime formellement et concrètement l'indépendance de sa fonction politique. Cependant il ne peut y avoir de fonction politique qu'indépendante, la politique étant par définition un lieu d'où l'on domine la nature sociale, sorte de position privilégiée à occuper en préalable à tout exercice effectif de l'autorité. Retenons cette pensée de Bonald : « Le pouvoir absolu est un pouvoir indépendant des hommes sur lesquels il s'exerce ; le pouvoir arbitraire est un pouvoir indépendant des lois en vertu desquelles il s'exerce. Tout pouvoir est nécessairement indépendant des sujets qui sont soumis à son action ; car s'il était dépendant des sujets, l'ordre des êtres serait renversé : les sujets seraient le pouvoir, et le pouvoir le sujet. Pouvoir et dépendance s'excluent mutuellement comme rond et carré. » Ce qui revient à

dire que l'autorité a besoin d'être en situation de liberté et de responsabilité, besoin que l'élection ne satisfait pas.

En démocratie, l'opinion juge et sanctionne l'exercice d'un pouvoir qui n'est que son bras séculier, elle est à la fois juge et partie. « C'est le crime proprement ontologique — car il porte la hache aux racines mêmes de l'être — de la démocratie que de n'avoir voulu connaître d'autre souveraineté que celle de l'opinion. Si l'opinion règne, rien ne doit échapper à son empire. Tout donc, doit se discuter. Pour un démocrate il n'existe rien d'indiscutable, rien de sacré. Le mariage, la nation se réduiront à des contrats, et un contrat se rompt quand les parties y trouvent leur avantage. » (29) De par le principe même de l'élection, la politique devient l'expression de la pression du Nombre dans ce qu'elle a de momentané et d'accidentel, et cette dépendance lui refuse sa dimension englobante qui pourtant lui est essentielle. Sans cette dimension englobante la fonction politique ne peut plus assumer sa finalité. Dès lors cette dépendance du pouvoir à l'opinion qui, au regard de la théorie Révolutionnaire, est une libération (victoire de la justice humaine contre l'absolutisme, sécularisation absolue de la providence) se solde effectivement par une désorganisation du corps social. Et par l'amoindrissement ou la destruction des cercles d'amitié qui protègent et cernent l'être, c'est l'être lui-même qui est menacé, c'est vous, c'est moi ...

« Il ne faut pas dissimuler que l'on court le risque de voir ainsi s'éteindre l'Homme même, l'homme politique et l'homme raisonnable, l'homme artiste et l'homme chanteur. Qui prolonge la double courbe romantique et révolutionnaire ouvre à l'esprit une ample liberté de mourir. » (30) Pourquoi court-on ce risque de voir ainsi s'éteindre l'Homme même ? ...

Serions-nous atteints de sinistrose

29) Pierre Debray - art Aspect de la France - 30 X 1969

30) Charles Maurras - préface de Romantisme et Révolution

aigue comme le soutiendrait un Pauwels, ou serait-ce un pessimisme foncier qui nous ferait continuellement mal juger de notre situation présente ?

Certes si elle ne procédait pas de raisonnement et n'était pas étayée par de multiples preuves cette attitude serait pathologique. Mais hélas les raisons sont précises et les preuves accablantes. La raison fondamentale est la dénaturation du politique, toutes les autres découlent de celle-ci. Essayons donc de définir l'essence du politique. Si la nature sociale, la Société en tant que médiation indispensable, est un bienfait qui permet à l'homme de réaliser ses virtualités (d'être lui-même en s'universalisant), elle n'en demeure pas moins terriblement exigeante. En effet la relation de l'homme à l'univers et de l'homme à ses semblables implique nécessairement une soumission aux lois naturelles, et en ce sens toute nature lui est d'abord contrainte absolue.

C'est pourquoi s'il veut s'assimiler les bienfaits de la nature, l'homme est placé dans une situation impliquant de sa part une « action ». Cette « action » indispensable est, par nécessité ontologique, la condition de son existence et de son achèvement (l'homme est naturellement artisan, c'est l'« *homo faber* » qui armé de l'outil s'assure le concours des choses indispensables, dont parle Bœgner). Or aujourd'hui cette « action » est entravée par une organisation sociale démantelée et qui ne remplit plus son rôle éducateur.

Car il est évident que la condition plus ou moins dramatique de l'homme est tributaire de l'organisation et de la qualité des rapports sociaux au sein de la cité. Et qui, sinon la fonction politique, est responsable de cette organisation et de cette qualité ?

Si la plénitude parfaite est ici-bas refusée, du moins y-a-t-il un degré suprême d'accomplissement temporel qui passe par la reconnaissance de certaines médiations indispensables, et qui est le but, la finalité aussi bien que le désir intime de tout être. Mais cette vie

heureuse n'est pas comme on pourrait le penser, simple affaire de conscience, car nous le répétons, elle exige des médiations et la mise en œuvre d'une volonté. Volonté de se soumettre aux lois naturelles, mais aussi volonté de se donner les moyens de cette soumission. Les moyens de la soumission passent par la connaissance des lois, comment en effet respecter ce qu'on ignore ? Et puisque l'homme s'appelle d'abord « société », qu'il est par nature un animal politique (ou social), il lui faudra pour atteindre la perfection de son accomplissement temporel, connaître la nature sociale, ses lois et son ordre, avoir la volonté de s'y soumettre, mais aussi au cas où ils seraient bafoués la volonté de les restaurer.

Or aujourd'hui cet ordre est bafoué et le seul choix possible demeure celui de cette restauration. S'y refuser est se condamner à voir l'homme même périr. Il disparaîtra, mais ceci ne veut point dire que « l'animal-individu » ne prospérera pas. Il le fera sûrement et même en troupeaux immenses. « L'animal-individu » sera la caricature vivante de l'homme, une ossature de pantin, squelette que tout un capital d'humanité tapissait autrefois de sa chair ferme et douce, bref un déchet... satisfait de déchéance (le bétail heureux dont parle Nietzsche). La médiation politique est une médiation globale qui résume, harmonise et permet toutes les autres. « Dans l'ordre des moyens il n'est rien d'humain qui ne soit en dernier ressort politique. Mais dans l'ordre des fins, toujours quelque dessein supérieur transcende les institutions et les cultures. » (20) (P. Debray). Et dans la mesure où celle-ci est aliénée, l'homme est privé de ses qualités essentielles qui sont ouvertures sur le commun, l'universel, l'unique. Donc la suppression du politique comme lieu indépendant et couronnement de la liberté est la cause première de l'aliénation de l'être, partant du retour de la barbarie. Cette barbarie est aujourd'hui organisation mécanicienne et rationalité matérialiste (cf. les pratiques quotidiennes de la techno-bureaucratie).

Les idéologues de la Révolution ne se sont jamais représenté la société comme un être pouvant avoir des lois propres, une organisation nécessaire, un ordre essentiel, et une fin temporelle. En conséquence leur esprit ne s'est jamais livré à l'étude de la physique sociale (*commençons, dit Rousseau, par écarter tous les faits*). D'une conception particulière de l'homme, ils ont dégagé le modèle parfait du citoyen, lequel devait servir de point de référence à leurs extrapolations politiques.

Ainsi toutes leurs constructions théoriques ne peuvent être que le fruit d'une méconnaissance particulièrement flagrante de la nature humaine (cf. l'homme est né libre, la société a corrompu les mœurs).

Voulant que leur « homme idéal » soit une réalité immédiate (c.à.d. sans effort d'incarnation), ils ont pris les finalités de la société pour ses constituants premiers. La liberté n'est plus à la fleur, au sommet, mais à la racine et à la base. Ce n'est plus la réciprocité des services qui fonde l'égale dignité sociale des citoyens

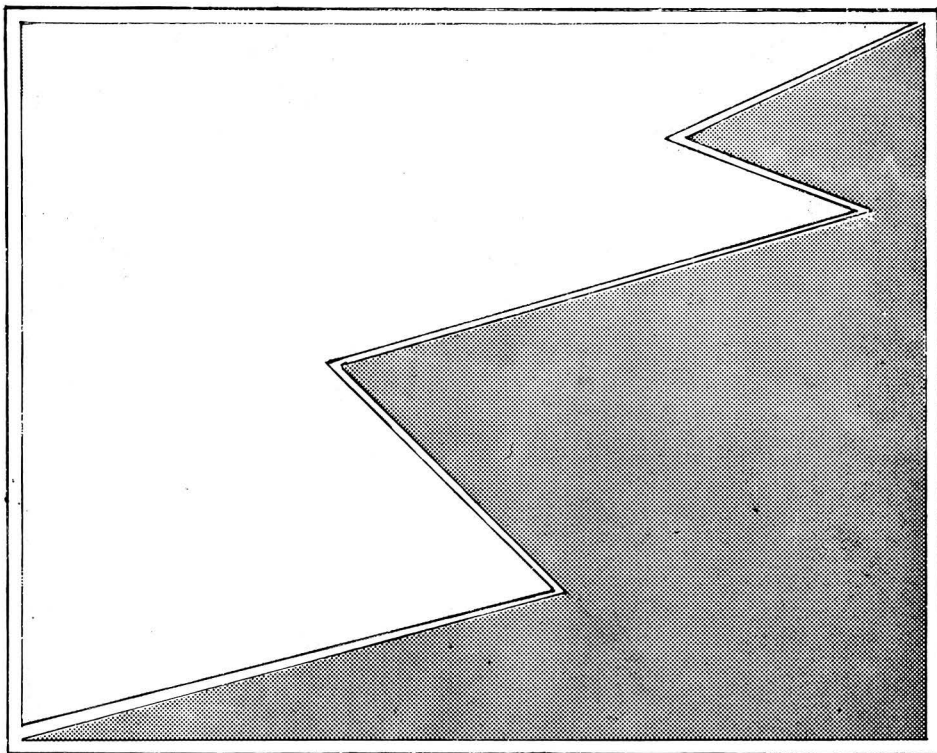
mais au contraire l'égalité théorique de leurs droits. Et puisque le droit prime sur le fait, la réalité devra s'aligner et se mutiler pour correspondre à l'utopie. Et quoi de plus contraire à la rigide perfection de l'utopie que la complexité de l'être social ?

La diversité de ses parties, leur agencement intime et le jeu délicat de leur harmonieuse collaboration sont autant d'obstacles à l'exprit de système.

Qu'importe, ont dit les Révolutionnaires, puisque à la complexité de la réalité nous préférons la simplicité de notre système.

Donc refusant d'instituer l'ordre, ils refusèrent aussi l'unité supérieure dans laquelle les intérêts antagonistes se concilient. Ainsi ces intérêts laissés à eux mêmes, se sont neutralisés, se sont réduits mutuellement à l'impuissance, et l'équilibre n'étant que la forme inférieure de l'ordre, c'est l'anarchie qui a prévalu. D'ailleurs elle prévaut toujours.

Philippe DUC-MAUGÉ



VICHY ou le 'temps des illusions'

Si l'histoire de la Résistance, et plus généralement celle de la France occupée, est aujourd'hui bien connue, l'étude du gouvernement de Vichy était jusqu'à présent négligée par les historiens, à l'exception de Robert Aron qui publia, voici quelques années, une « Histoire de Vichy » (1) honnête et documentée (2). Le colloque sur « *le gouvernement de Vichy et la Révolution nationale 1940-1942* » réuni en 1970 à l'initiative de la Fondation nationale des Sciences Politiques (3) comble donc une lacune importante. Car Vichy n'est pas un accident : par sa nature, par ses animations comme par ses réalisations, il plonge dans un passé antérieur à la guerre. Malgré son échec, il n'a pas été sans répercussions sur le cours ultérieur des événements : une partie de la législation élaborée à cette époque est en effet reprise après la Libération et on sait d'autre part que les fidèles du « Maréchal » ont joué un rôle non négligeable dans l'opposition anti-gaulliste. C'est pour toutes ces raisons qu'il importe de savoir ce que fut Vichy.

Vichy. Une des périodes les plus sombres de notre histoire. Un vieux maréchal, des anciens combattants, une idéologie qui semble désuète, des incantations naïves et pour finir la guerre civile, la prison ou le poteau d'exécution. Voilà ce qu'évoquent ces quatre années, qui n'ont pas fini de susciter les passions. Pure image de la France réelle, tentative de retour à l'ordre vrai pour les uns, Vichy ne représente pour les autres que la prise du pouvoir par une extrême-droite fascinée par le nazisme. Mais la réalité est infiniment plus complexe.

la droite au pouvoir

Réaction conservatrice, réaction d'une droite exaspérée par la poussée à gauche de juin 1936 ? Sans aucun doute. La droite classique se retrouve toute entière dans les thèmes développés par les services de propagande vichyssois :

culte du vieux chef, soldat prestigieux et « père » attentif aux malheurs des Français; exaltation du retour à la terre, du bon artisan et des vieux métiers; appel à la discipline et au sacrifice régénérateur; dénonciation d'un parlementarisme incapable de défendre le pays.

Pour qui limite son analyse à l'étude des discours et des slogans, il ne fait pas de doute que la droite ait pris le pouvoir en Juin 1940. Le personnage du Maréchal Pétain n'en constitue-t-il pas une preuve supplémentaire, lui qui, dès Février 1934, était appelé au pouvoir par certains mouvements et journaux d'extrême-droite ?

Réactionnaire ou conservatrice, la droite est effectivement présente : on retrouve aux plus hautes fonctions des hommes comme Pierre-Etienne Flandin et Xavier Vallat : le premier remplace pour un temps Pierre Laval, et le second, ancien membre des *Croix de Feu*, est tour à tour le principal animateur de la *Légion française des combattants* et Haut Com-

missaire aux Questions juives.
Mais dans les cercles dirigeants de Vichy, retrouve-t-on toute la droite et ne retrouve-t-on *que* la droite ?

l'Action française

Toute la droite ? C'est oublier qu'un nombre important de militants des ligues patriotiques et nationalistes de l'entre-deux-guerre rejoignent la Résistance dès 1940.

C'est également négliger le fait qu'un mouvement aussi important que l'*Action française* (4) opte pour un « *soutien sans participation* » à l'œuvre entreprise par Vichy. Soutenant Pétain pour les mêmes raisons qu'elle avait appuyé Clémenceau en 1917, soucieuse de ne rien faire qui puisse attenter à l'unité française, satisfaite du caractère non-démocratique du régime nouveau, l'*Action française* sera physiquement absente de Vichy (5) et refusera de prêter son concours à Pierre Laval. Les seules interventions de Charles Maurras auprès du Maréchal Pétain seront pour faire échec aux projets les plus funestes conçus par son entourage, tels que la création d'un parti unique en 1940 et la formation d'une *Légion tricolore* destinée à combattre les Alliés en Afrique du Nord. Pour le reste, le chef de l'*Action française*, qui se refusera toujours à juger les actes de Vichy en matière de politique « extérieure », se bornera à formuler des approbations réservées (sur la corporation paysanne) ou même des critiques à peine voilées (sur la *Charte du travail* et le *Conseil national*) - non sans manifester un attachement enthousiaste à la personne même au chef de l'*Etat français*.

Vichy n'est donc pas toute la « droite ». Libérale avec du Moulin de Labarthète ou réactionnaire avec Xavier Vallat, elle s'y installe cependant. Mais son influence n'y sera jamais exclusive. C'est que les équipes dirigeantes de la « Révolution nationale » constituent un ensemble fort diversifié : ne recense-t-on pas parmi les inspireurs des premiers

messages du Maréchal Pétain des hommes tels que Emmanuel Berl, l'ancien directeur du périodique de gauche *Marianne* et Gaston Bergery, l'ancien animateur du Frontisme ? Et c'est un syndicaliste de la C.G.T., René Belin, qui est nommé *Ministre du Travail*, ce sont les « planistes » tels que Larroque, Bichelonne et Lehideux qui mettent sur pied la nouvelle organisation économique et sociale de la France, ce sont enfin des personnalistes qui animent l'école d'Uriage.

la 'Révolution nationale'

Par ses origines comme par ses dirigeants, Vichy fut donc un « *régime hybride* » (6). Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il n'ait pu constituer comme le dit René Rémond, « *l'édifice harmonieux et homogène qu'on imagine tout entier déduit d'une philosophie politique cohérente* » (7).

Produit de circonstances particulières et dramatiques — la défaite —, soumise à des contraintes géographiques — le partage de la France en deux zones — et économiques — les impératifs du ravitaillement —, placée enfin sous le contrôle de l'Allemagne, la « Révolution nationale » était, dès le départ, une entreprise trop ambitieuse pour son temps. Ne pas en avoir pris conscience est une des premières raisons de son échec. Mais la conjoncture n'explique pas tout.

du Conseil National...

Oeuvre personnelle de Pierre-Etienne Flandin, le conseil national est conçu comme un organisme purement consultatif. C'est en fait une sorte d'assemblée des notables, composée de parlementaires aux opinions diverses, de représentants de groupes socio-professionnels et de personnalités du monde des lettres, qui a pour but de constituer, aux termes de la loi du 24 Janvier 1941, une « *émanation des forces vives de la nation* ».

L'idée fondamentale était de séparer la représentation du gouvernement. Principe juste, mais déformé au stade de la mise en œuvre par la concentration de la représentation nationale en une assemblée unique, mêlant des compétences et des intérêts trop divers pour qu'elle puisse être de quelque utilité.

La difficulté était si réelle que le Conseil National ne se réunit jamais en assemblée plénière, la faible travail qu'il accomplit étant le fait des commissions créées en son sein.

Parlement-croupion, le Conseil National cessa toute activité dès le retour de Laval au pouvoir. L'expérience d'une représentation d'un type nouveau avait donc été brève. Mais cependant concluante.

...à la Légion des Combattants

La *Légion française des Combattants* est née d'un échec : celui de la tentative de constitution d'un parti unique. Ardemment souhaité par Marcel Déat, le projet ne put jamais voir le jour en raison de sa mésentente avec Laval, de son attitude trop collaborationniste et de l'intervention de Charles Maurras auprès du Maréchal Pétain. C'est alors que la *légion* fut mise sur pied par Xavier Vallat qui avait été précédemment membre du « *Bureau provisoire du comité d'organisation du Parti national unique* »

La *Légion* telle qu'elle apparaît à l'automne de 1940, semble avoir été conçue pour remplir une triple mission : créer un lien entre le gouvernement et l'opinion, maintenir le culte des valeurs nationales et diffuser le plus largement possible les principes de la « Révolution nationale ».

Constituée autour de Xavier Vallat, de Pierre Héricourt — un militant d'*Action française* qui sera rapidement « démissionné » par les Allemands — du colonel Heurteaux — qui fondera le réseau « *Hector* » — et de François Valentin, la

Légion connaîtra en fait trois périodes successives :

— la « *Légion des origines* » (août 1940-août 1941) est un rassemblement d'anciens combattants aux tendances politiques diverses, incapable de constituer le fer de lance de la « Révolution nationale ».

— la « *Légion des Combattants et des Volontaires de la Révolution nationale* » (août 1941 - janvier 1942) qui tente de développer une action civique,

— enfin la *Légion du Service d'Ordre Légionnaire*, noyau dur constitué autour de Joseph Darnand et qui prendra en 1943 le nom de *Milice* (8).

Constituée pour refaire l'unité morale du pays, la *Légion* aboutit donc à une organisation de guerre civile. Ce seul fait suffit à juger de l'ensemble d'une expérience qui eut des résultats heureux dans le détail (sur le plan de l'aide sociale en particulier), mais que sa composition initiale vouait à l'échec.

un néo- corporatisme ?

Dans le domaine social, le *Charte du Travail* représente l'œuvre maîtresse du gouvernement de Vichy.

Le projet est ambitieux : il s'agit de rétablir la paix sociale par l'organisation de tous les éléments qui concourent à la production sur une base professionnelle et communautaire. On reconnaît là l'idée fondamentale du mouvement corporatif qui s'était développé pendant l'entre-deux-guerres sous l'impulsion de l'*Action française* et d'organismes tels que l'*Institut d'études Corporatives* de Maurice Bouvier-Ajam. Dans d'autres conditions politiques et économiques, l'expérience aurait pu être intéressante. Mais, confrontée aux impérieuses nécessités de la répartition de la pénurie et appliquée par un gouvernement politiquement suspect aux yeux des syndicats, cette entreprise s'avèrera dérisoire dans ses résultats.

Non pas que les principes fondamentaux de la *Charte* aient été absurdes.

L'idée des *Comités Sociaux*, celle du patrimoine corporatif, pouvaient être porteuse d'avenir. Mais aux obstacles proprement économiques s'ajoutent l'hostilité ou la réserve des syndicats et les réticences de ceux-là même qui dirigeait la politique sociale de Vichy : ni René Belin, ni Hubert Lagardelle qui lui succéda, n'étaient partisans d'un régime corporatif et les corporatistes eux-mêmes n'approuvèrent la Charte que du bout des lèvres.

Il n'est donc pas étonnant que le bilan de la Charte ait été négatif : en juin 1944, sur 29 familles professionnelles prévues, 24 s'étaient dotées d'une commission préparatoire, une — celle du sous-sol — était organisée, et deux autres possédaient au moins un *comité social* à l'échelon local ou régional.

Abandonnée rapidement par les syndicats, incapable de susciter l'enthousiasme des travailleurs, la *Charte du Travail* fut un nouvel échec de Vichy. Dès 1943, le Maréchal Pétain devait d'ailleurs le reconnaître « *vous ne voyez pas s'élever sur les ruines de vos anciennes illusions, disait alors Pétain aux ouvriers, cette cité d'ordre et de justice que j'avais offerte à votre espérance renaissante* ». C'est que l'espérance était ailleurs.

la Corporation paysanne

La politique et l'organisation agricoles prennent, dans la France de Vichy, une place extrêmement importante qui n'est pas seulement due aux seules nécessités du ravitaillement. C'est que l'*Etat français* a hérité de la mystique agraire développée par toute la droite française pendant l'entre-deux-guerre autour du thème de la supériorité, en « dignité » et en services rendus, de l'agriculture, de l'exaltation des vertus propres au monde rural (opposées à la « perversion morale » que représente la ville), et enfin du « retour de la terre ».

La « Révolution nationale » reprend donc à son compte ces belles images et ces vieux clichés : le « *Maréchal paysan* »

vénère la « *terre qui ne ment pas* », le caractère régénérateur du contact avec le sol et célèbre « *l'agriculture familiale qui constitue la principale base économique et sociale de la France* ». . . sans s'apercevoir qu'il répond ainsi au vœu des Allemands qui souhaitent ravalier la France au rang de nation purement agricole. Cet idyllisme agraire eut cependant des résultats positifs. Il répondait d'abord à la nécessité de nourrir les Français et déboucha sur une politique de valorisation et de restructuration du domaine agricole qui n'était pas sans présenter de nombreux avantages : ainsi les lois tendant au maintien de l'indivision, au remembrement, à la réorganisation de l'enseignement agricole et à une meilleure protection sociale de l'agriculteur. La loi du 2 décembre 1940 sur l'organisation corporative paysanne répondait également au vœu de nombreux syndicalistes. Mais, conçue comme une organisation autonome au niveau local et régional, la Corporation agricole souffrit de l'absence des militants les plus actifs, prisonniers en Allemagne, et de la volonté centralisatrice de l'*Etat français* qui, avec la réforme de décembre 1942, développa le caractère bureaucratique de l'organisation agricole. (9).

la famille et la jeunesse

La politique familiale — et pas seulement nataliste — du gouvernement de Vichy constitue certainement un des aspects les plus positifs de l'action entreprise par ce régime. Exaltée par Vichy (célébration effective de la Fête des Mères), la famille est également protégée par une série de lois sur l'alcoolisme, le divorce et le développement des prestations familiales. D'autre part, la loi du 29 décembre 1942 (loi Gounot) institue une représentation officielle des associations familiales qui sera d'ailleurs reprise par la IV^{ème} République.

Quant à la politique de la jeunesse, elle se manifeste principalement par la constitution de *Chantiers* et d'organisations telles que les *Compagnons de France*. En

fait, la jeunesse sera l'objet d'une lutte constante entre ceux qui refusent son embrigadement et ceux qui veulent la mettre au service de la « Révolution nationale » ou de la collaboration. Finalement, aucune tendance ne l'emportera mais l'*Etat français*, sous l'impulsion d'Abel Bonnard, favorisera les groupes collaborationnistes après le démantèlement de l'école d'Uriage et des Chantiers de jeunesse.

Sur tous les plans, à l'exception de la politique familiale et de certains aspects de la politique agricole, l'expérience de Vichy fut un échec. Sans doute parce qu'elle était très ambitieuse. Certainement parce que, sur le plan social et économique, l'*Etat français* n'a pas su

résister à ses tendances centralisatrices, autoritaires et même totalitaires. La « Révolution » de 1940-1942 se réduit donc à une série d'aménagements et non à un bouleversement qui aurait exigé d'autres hommes, d'autres moyens et d'autres conditions. Quant à l'aspect « national » de cette tentative, on ne peut l'évoquer sans malaise. Certes, l'intention était louable de susciter, dans la France de la défaite, un grand élan patriotique qui aurait constitué un gage sérieux sur l'avenir. Mais peut-on parler d'indépendance quand les moindres décisions de l'Etat sont soumises à l'agrément des autorités allemandes ? Et peut-on célébrer l'unité française quand la Milice monte à l'assaut des maquis ?

Bertrand LA RICHARDAIS

NOTES

(1) Fayard éditeur

(2) Les principaux acteurs de cette époque ont publié des volumes de souvenirs qui apportent souvent une contribution essentielle à l'histoire de Vichy. Parmi ceux-ci on peut citer :

— H. du Moulin de Labarthète : *Le Temps des illusions* (Genève 1946)

— Y. Bouthillier : *Le drame de Vichy* (Plon 1942)

— M. Peyrouton : *Du service public à la prison commune* (Plon 1950)

(3) Les actes du Colloque ont été publiés en novembre 1972 à la librairie Armand Colin dans la collection « Travaux et recherches de science politique ».

(4) On classe communément l'*Action française* parmi les formations de droite. En fait, une étude un tant soit peu poussée de la pensée maurrassienne montre que l'A.F. n'entre pas dans les catégories politiques classiques (Voir *Arsenal* Ne 1).

(5) L'*Action française* installe en effet ses bureaux à Lyon et refuse toute subvention du gouvernement

(6) L'expression est de M. René Rémond

(7) Colloque sur le gouvernement de Vichy

(8) Ces distinctions sont de M. Jean Paul Cointet in Actes du Colloque

(9) Voir la communication de M. Louis Salleron, in Actes du Colloque.

Cabinet Pierre ARVIS & Cie
SARL Capital de 20 000 fr
ADMINISTRATION DE BIENS
21 Av du 14 Juillet
Aulnay s/Bois
Seine St Denis
Tel : 929 60 16

une traduction nouvelle du Coran

Il convient de signaler dès à présent, avant d'en donner une analyse plus détaillée, une traduction nouvelle du Coran à bien des égards incomparable (1). Elle est due à S. Exc. Si Hamza Boubakeur, recteur de l'Institut Musulman de la Mosquée de Paris. Elle témoigne d'une érudition parfaite aussi bien en langue

française qu'en langue arabe. Outre un commentaire éclairé puisé à toutes les sources de la tradition musulmane, elle apporte l'œuvre d'un croyant sans sectarisme très exactement informé du dogme et de la religion dans le Judaïsme comme dans le Christianisme. Il ne nous semble plus possible aujourd'hui, pour un francophone, de parler de l'Islam sans se référer à cette entreprise magistrale que nous qualifierons volontiers, non pas de **Somme contre les Gentils**, mais plutôt, dans la perspective iréniste où elle se situe, comme une **Somme pour les gentils** et pour les autres.

PERCEVAL

(1) – **Le Coran**, traduction nouvelle et commentaires par le Cheikh Si Boubakeur Hamza, Fayard-Denoël éditeurs, Paris, 1972.

les droits de l'écrivain

suivi de DISCOURS DE
STOCKHOLM

SEUIL

Il n'est pas besoin de présenter Soljénitsyne, prix Nobel de littérature en 1970, consacré et glorifié en Occident, consacré et persécuté dans son pays – et, indiscutablement, le plus grand écrivain russe de sa génération.

Son dernier livre paru, *Août 1914*, qui n'est que le premier volume d'une vaste fresque romanesque sur la Russie à la veille et au cours de la Révolution de 1917, a suscité des commentaires souvent administratifs, mais parfois désabusés : pour certains critiques, Soljénitsyne en chaussant les bottes de Tolstoï se serait trompé de peinture... On ne pourra s'en faire une opinion précise que le jour où il aura achevé un projet que même Pasternak n'avait pas osé fixer.

Il faut lire chaque ligne, l'une après l'autre, de ces documents à la fois bouleversants et combien révélateurs. Soljénitsyne y révèle non seulement un talent de grand écrivain, mais aussi une vitalité, une personnalité, une âme telles qu'on souhaiterait parfois en rencontrer en « Occident ». *Je sais que la chose la plus simple est encore d'écrire sur soi-même*, dit-il, *mais j'ai cru qu'il était plus important et de plus d'intérêt de décrire le destin même de la Russie*. Quel courage d'affronter ainsi les appareils de la répression. Sans doute a-t-il compris, plus profondément que nous tous, à quel point *les mécanismes de l'histoire sont héroïques* !

Il reste que Soljénitsyne est un témoin. Il rend compte, par sa vie, par ce qu'il endure, par ce qu'il réclame, d'un certain état social auquel est réduit l'écrivain dans un régime totalitaire. Les Editions du Seuil viennent de rééditer, dans la collection *Points*, le recueil de quelques textes majeurs, déjà publiés en 1969, sur les « Droits de l'Ecrivain ». Ce sont les interventions qu'il a faites, – qu'il a osé faire – depuis 1967 auprès de l'*Union des Ecrivains*, le syndicat obligatoire des hommes de lettres en Union soviétique.

Christian DELAROCHE

humanisme & anthropologie structurale

anthropologie et humanisme

Science ou philosophie de l'homme ?

L'homme est-il objet de science ? Le terme même d'anthropologie, dont la clarté étymologique occulte les implications, nous amènerait à croire à l'existence d'une telle science : la science de l'homme. La modernité de l'anthropologie n'est, en fait, qu'une apparence. Dès l'aube de la pensée occidentale, les Grecs élaborent déjà cette image de l'homme qui sera celle de l'humanisme. A-t-il fallu attendre le structuralisme pour que cette a chéologie de la pensée se dévoilât science ? Nous touchons déjà ici le fond du problème. L'humanisme constitue la science de l'homme, c'est-à-dire, non pas une science positive mais une philosophie, donc une conception de l'humain. La philosophie structuraliste prétend balayer ce savoir archaïque qui, dans le fond, ne serait autre qu'un produit historique et social, pour élaborer un statut scientifique de l'anthropologie, rebaptisée science humaine. Toute la difficulté du savoir sur l'homme tourne autour du problème de sa définition. En effet, notre question préliminaire peut se formuler différemment : l'homme, auteur de la science, peut-il se considérer à la fois comme un sujet et son objet ? D'autre part, envisager une science de l'homme, n'est-ce pas aussi lui déterminer par avance un statut particulier ? L'humanisme classique et

l'anthropologie prétendent répondre à la question : qu'est-ce que l'homme ? Or, c'est déjà présumer de la réponse que poser une telle question, et c'est sans doute ainsi ce qu'entend Martin Heidegger lorsqu'il propose la distinction suivante : « L'humanisme est une philosophie de l'homme qui, au fond, sait déjà ce qu'est l'homme et qui, par conséquent, ne peut jamais se poser la question : qui est l'homme ? » (*Chemins*). Eternelle question proposée par le Sphinx et à laquelle Oedipe invariablement répond : l'homme.

De « l'homo faber » à « l'homme unidimensionnel » en passant par « l'animal rationnel », les déterminations de l'homme foisonnent dans l'histoire de la philosophie. L'homme est une multitude et les définitions qui nous en sont fournies par les penseurs ne tendraient qu'à cerner tel ou tel de ses niveaux. Ainsi l'homme participe-t-il de la biologie, de la logique, de la linguistique, de la psychologie, etc., de même qu'il se révèle dans ses rapports avec l'imaginaire, le symbolique et le sacré pour ne citer que quelques domaines.

L'anthropologie témoigne d'un homme éclaté en une constellation de savoirs empiriques ; ainsi est-il fort logique que les sciences humaines se présentent comme une accumulation, un chaos, dont l'humanisme serait chargé de faire la synthèse. Une telle vue globale, totalisante, de l'homme est-elle possible ? Ce n'est sans doute pas par hasard que l'anthropologie

apparaît de nos jours comme une théorie générale des rapports. Le philosophe ne serait autre dès lors que celui qui unifie cet ensemble dont l'aboutissement est la conception humaniste. Cette philosophie, ébranlée et mise en question par Marx, Nietzsche, et Freud¹ subit les assauts répétés des structuralistes : nous entrons dans une « ère de soupçon ». Cette période eschatologique nous est annoncée comme celle de « la mort de l'homme » qu'il faut entendre en tant que fin de l'humanisme, conséquence qui, sous le signe de la contradiction, se présente de deux manières : la dissolution du monde classique et de ses certitudes et l'avènement de savoirs positifs et scientifiques sur l'homme [1].

Dans cette brève étude nous serons amenés à nous interroger sur la signification d'une telle visée. Après avoir situé son origine, nous serons conduits à nous demander si le structuralisme réalise un tel projet et inaugure une ère nouvelle dans la connaissance de l'homme ou si, au contraire, il n'est autre chose que la résurgence d'un scientisme positiviste, prétendant au savoir absolu. Mais une telle étude exige de notre part une distinction préliminaire fondamentale entre, d'un côté la méthode structurale et, de l'autre, la philosophie structuraliste. Ne perdons pas de vue que l'homme est ici en question dans son être.

archéologie du structuralisme

De la linguistique à l'ethnologie.

Aucune méthode n'est neutre et innocente ; une manière d'aborder les problèmes implique toujours une problématique. De ce fait, la méthode structurale, appelée aussi analyse, témoigne à son insu semble-t-il, d'une interprétation, qui est aussi une approche ontologique.

Qu'il faille chercher l'origine du structuralisme dans la linguistique, chacun le

sait aujourd'hui. Encore faut-il expliquer précisément pourquoi. Le langage, la langue et la parole, se prêtent particulièrement à une investigation scientifique. Le langage se présente comme un système formel de significations qui représentent son essence même. Celui-ci ne peut pas ne pas signifier. Or, les linguistes, jusqu'à Saussure, ne se sont intéressés, précisément, qu'à la signification. On étudie le langage en s'interrogeant sur le signifié, c'est-à-dire sur ce à quoi il renvoie. Toutes ces explications sont orientées vers la chose signifiée et, par conséquent, relèvent du naturalisme.

Saussure, dans son *Cours de linguistique générale* (1914), introduit deux distinctions capitales : d'une part, il sépare la langue de la parole, celle-ci étant l'opération même du locuteur et la langue étant considérée comme « l'ensemble des conventions adoptées par un corps social pour permettre l'exercice de la communication chez les individus ». D'autre part, il distingue ce qu'il appelle la synchronie de la diachronie : « les faits de la série synchronique sont des rapports, les faits de la série diachronique sont des événements dans le système ». Pour simplifier, nous dirons qu'une telle manière de procéder en linguistique conduit à envisager la langue comme un système de signes (Signifiants) dans lequel les termes (Mots) mêmes sont saisis non pas en eux-mêmes mais dans leurs écarts. « Dans la langue il n'y a que des différences ». De plus, en procédant de la sorte, Saussure souligne qu'il convient de traiter le langage (Signifiant) sans référence à sa signification. L'objet de la linguistique se ramène donc à un système de signes pouvant se prêter à toutes les opérations de formalisation mathématique. Le langage est un ensemble de structures qu'il suffira de mettre en évidence et dont le linguiste induira les lois spécifiques qui sont comme autant d'opérations que le sujet parlant pratique à un niveau inconscient. Notons au passage que les lois ainsi formulées désignent l'état d'un système global, statique, an-historique. Tout se passe comme si le sujet ne s'exprimait pas

1) « Les sciences humaines seront structuralistes ou ne seront pas » Lévi-Strauss à Ricœur, in *Esprit*, 1962.

en lui-même mais comme si les structures s'exprimaient au travers et par devers lui. « Lorsque je parle, ce n'est pas moi qui parle, mais ça parle en moi », dit Lacan.

Les considérations de Saussure, prises à la lettre, ouvrent dès 1920, la voie au développement considérable d'un domaine particulier de la linguistique : la phonologie où s'illustrèrent les formalistes russes, le cercle de Prague, le cercle de Copenhague avec notamment les travaux de Troubetzkoy, Jakobson, et Hjelmslev. Cette discipline se donne pour fin d'étude de ces constituants infra-sémantiques du langage que représentent les sons, appelés phonèmes. Sans nous apesantir sur les méthodes des phonologues, nous pouvons dire qu'ils aboutissent à quatre conséquences principales. Dans un système linguistique donné, les divers éléments ne prennent un sens que dans leurs rapports mutuels ; leur totalité forme une structure à laquelle correspond une évolution prévisible et à partir de laquelle il est possible d'induire des lois qui, en aucun cas, ne pouvaient auparavant être saisies empiriquement. Enfin, ultime conséquence qui portera ses fruits dans bien d'autres domaines et, en particulier, dans celui de la psychanalyse, la phonologie révèle des structures inconscientes. N'est-ce pas le propre de toute science que de révéler ce que masquent les apparences ?

Le célèbre ethnologue Marcel Mauss avait déjà saisi dès 1936 tout le parti que l'on pouvait tirer d'une telle manière de procéder. « La sociologie serait, certes, bien plus avancée », disait-il, « si elle avait procédé partout à l'imitation des linguistes ». Il revient à Claude Lévi-Strauss d'avoir le premier tenté d'appliquer la méthode phonologique à l'anthropologie. C'est dans *Les Structures de la parenté*, ouvrage désormais classique, qu'il s'efforce à cette méthode, parvenant avec un rare bonheur à l'expression d'une théorie satisfaisante. Surmontant les difficultés rencontrées par l'ethnologie classique pour rendre compte de l'infinie variété des modes de relations parentales, il

permet une meilleure compréhension de la prohibition de l'inceste, découverte empiriquement par les ethnologues précédents. Pourquoi un tel intérêt pour le système de parenté ? Lévi-Strauss explique que c'est aussi « un langage ». Il s'agit de « considérer les règles du mariage et les systèmes de parenté comme une sorte de langage, c'est-à-dire un ensemble d'opérations destinées à assurer, entre les individus et les groupes, un certain type de communication. Que le « message » soit ici constitué par les *femmes du groupe* qui *circulent* entre les clans, lignées ou familles (et non, comme dans le langage lui-même, par les *mots du groupe* circulant entre des individus) n'altère en rien l'identité du phénomène considéré (2). L'analyse structurale met en évidence une loi immanente non consciente chez les sujets, selon laquelle le système de parenté aurait pour effet la circulation des femmes, ceci afin d'éviter, par nécessité biologique, des relations consanguines non viables. Ce qui fait la valeur d'une telle découverte, c'est la généralisation hardie de la méthode phonologique à d'autres systèmes anthropologiques à partir du principe selon lequel les différents niveaux évoqués par ailleurs s'analyseraient comme des langages. Dans son ouvrage théorique, *L'Anthropologie structurale*, Lévi-Strauss explique les difficultés d'une telle extrapolation : « . . . en présence d'une culture déterminée, une question préliminaire se pose toujours ; est-ce que le système est systématique ? Une telle question, au premier abord absurde, ne le serait en vérité que par rapport à la langue ; car la langue est le système de signification par excellence ; elle ne peut pas ne pas signifier, et le tout de son existence est dans la signification. Au contraire, la question doit être examinée avec une rigueur croissante, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la langue pour envisager d'autres systèmes, qui prétendent aussi à la signification, mais dont la valeur de signification reste partielle, fragmentaire, ou subjective : organisation sociale, art, etc. » (3).

2) *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, p. 69. Les passages soulignés le sont par M. Lévi-Strauss

3) *Anthropologie Structurale*, Plon 1958 p. 58

Donc, tout se passe comme si les niveaux de l'homme étaient autant de langages. Lévi-Strauss applique par la suite systématiquement cette méthode à d'autres domaines, en révélant par là la fécondité. Il s'attachera, plus tard, dans des démonstrations célèbres, à l'analyse des significations cachées de la mythologie, de la pensée totémique dite sauvage et de toutes les données de l'ethnologie, donnant ainsi naissance à une véritable école dont nous nous contenterons ici d'indiquer les orientations les plus notoires : l'inconscient freudien avec les travaux de Jacques Lacan; la littérature avec les travaux de Roland Barthes; la marxisme avec les études de Louis Althusser; l'histoire de la philosophie avec celles de Michel Foucault et de Jacques Derrida.

une philosophie structuraliste

CERTITUDES SCIENTIFIQUES ET MORT DE L'HOMME

Un tel renouvellement à l'intérieur des disciplines classiques de l'anthropologie ne pouvait pas manquer de provoquer une remise en question globale des méthodes, des concepts et des finalités jusque là admises. Et ceci d'autant plus que les structuralistes, malgré leur volonté avouée de faire œuvre purement scientifique, aboutissent à une réflexion qui n'est pas exempte de développements philosophiques.

Les arguments avancés peuvent se réduire à quelques considérations que nous exposerons sommairement. Tout d'abord, aucune dimension de l'homme n'échappe à l'analyse structurale; telle est l'hypothèse de travail. Ensuite, les connaissances ainsi acquises ont le statut de la scientificité; à l'inverse des humanistes, les structuralistes prétendent ne pas faire de théorie. Il ne s'agirait que de découvrir derrière la complexité des phénomènes et leur chaos un ordre et, pour cela, de faire un pari. Concevoir que la manière dont chacune des cultures ou organisations s'exprime ne serait qu'un langage particulier de quelque chose qui serait

commun à tous et que l'on chercherait à dégager. Aussi, maintenant, nous sommes en droit d'examiner ce qu'il en est de ces prétentions à la lueur de l'humanisme. C'est Ricoeur qui, dans un débat célèbre avec Lévi-Strauss, en 1963, se fait l'écho d'une telle critique. Que comprend-on lorsqu'on comprend une structure? Ici se situe le véritable noeud de la question.

L'homme est-il l'auteur des structures ou ne fait-il que s'insérer en elles? L'alternative peut encore s'énoncer ainsi : les structures sont-elles pré-existantes, portant en elles-mêmes leur propre sens et réduisant l'homme au rôle passif de lecteur ou bien, tel Narcisse, l'homme investirait-il dans les choses l'image de sa rationalité? Somme toute, nous retrouvons le vieux problème philosophique du rationalisme : la raison est-elle une structure mentale de l'homme qu'il met dans les choses, ou est-elle imposée à l'homme par la nature même des choses? De fait, c'est toujours un homme qui fait la science et Ricoeur tente de montrer que le sujet, l'individu, demeure un constituant de la compréhension. Et Ricoeur de signifier à Lévi-Strauss : « Vous êtes dans le désespoir du sens ».

De tout ce que nous venons de dire, il s'avère que la philosophie structuraliste dégage implicitement une conception de la science, de l'homme, et qu'elle n'est point exempte de préjugés. Lévi-Strauss, d'ailleurs, s'avoue « matérialiste vulgaire ». Que penser de tout cela? Il semble bien que la philosophie structuraliste se réduise en somme à un rationalisme. Or, la raison en elle-même est incapable de se penser. Nous gardons en mémoire les précieuses antinomies de la raison pure kantienne. Une raison qui n'est pas supportée par une intelligence s'enfonce rapidement dans le délire ou dans le néant. L'extrême formalisme structuraliste n'est pas sans évoquer de vertigineux effets de miroirs. L'annonce de la mort de l'homme n'en est que plus significative, et nous emprunterons à Michel Foucault les termes mêmes de la prophétie : « Une chose en tous cas est certaine : c'est que l'homme n'est pas le

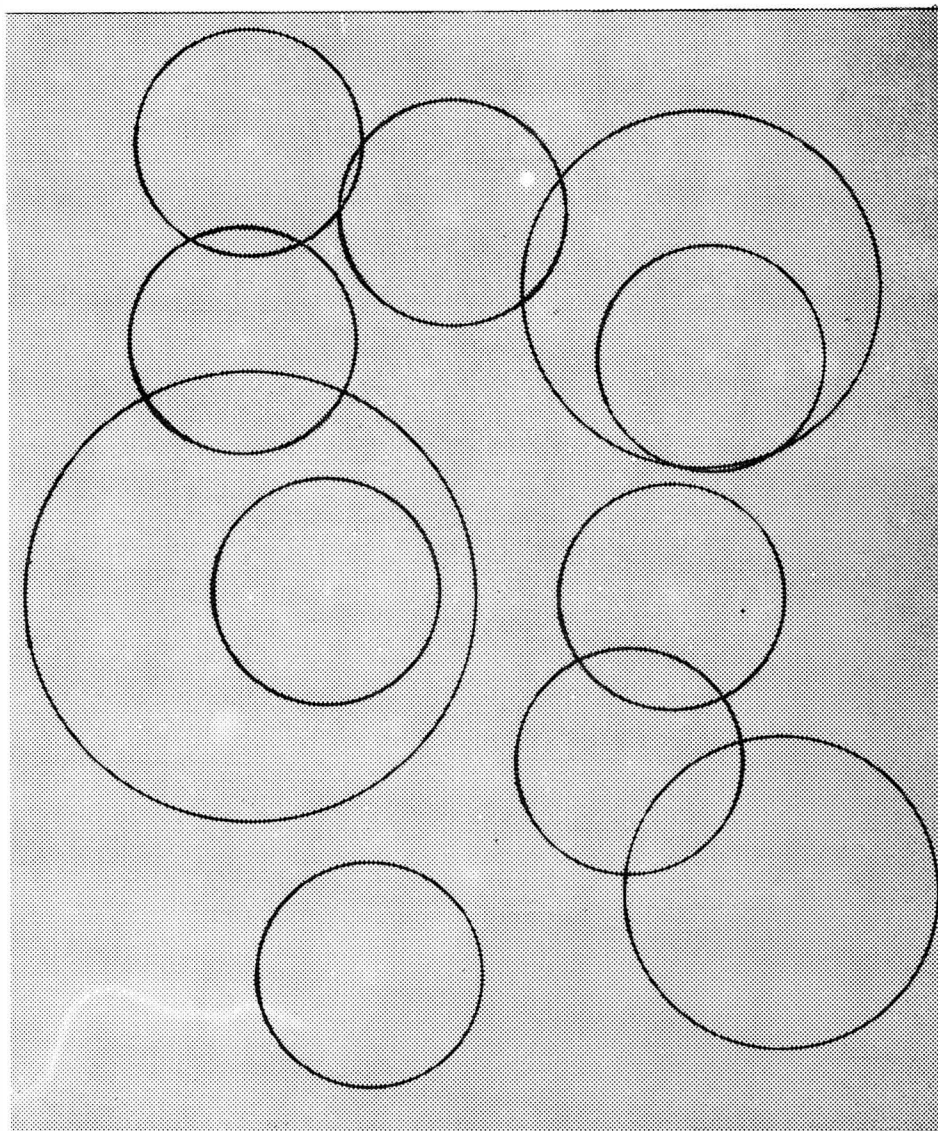
plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. . . L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. . . On peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. » (4).

Désormais, la boucle est bouclée. A la mort de Dieu clamée par Nietzsche succède la mort de l'homme. Le sens se déconstruit; dévoilement, ouverture essentielle, espace de la déréluction ontologique; nous entrons dans « des temps

de détresse ». « Les dieux reviennent en leur temps », Michel Foucault succèdera à Martin Heidegger pour annoncer : « Ainsi, le dernier homme est à la fois plus vieux et plus jeune que la mort de Dieu; puisqu'il a tué Dieu, c'est lui-même qui doit répondre de sa propre finitude; mais puisque c'est dans la mort de Dieu qu'il parle, qu'il pense et existe, son meurtre lui-même est voué à mourir; les dieux nouveaux, les mêmes, gonflent déjà l'Océan futur . . . » (5).

Georges BERNARD

5) *Les mots et les choses*. Gallimard, 1966 p 396.



le problème l'avortement

La loi doit-elle interdire l'avortement ? C'est la question que s'est posée un groupe de juristes et d'étudiants en médecine. 1

Voici leurs notes.

Ces réflexions ne prétendent pas embrasser la totalité du sujet, mais tentent de se placer en dehors des passions et de tracer les premières étapes d'une recherche pratique.

Délibérément l'étude s'est cantonnée sur le plan des données de l'expérience. La morale n'est pas le sujet du débat, elle ne sera évoquée que par accident, dans ses rapports avec la biologie et la sociologie politique 2.

On assiste à une campagne considérable contre la législation actuelle qui sanctionne pénalement l'avortement.

Moralistes, théologiens, médecins et biologistes sont descendus dans l'arène.

Les politiciens aussi, qui en font un thème électoral.

Mais les politiques n'auraient-ils pas aussi à réfléchir sur cette question ?

Savoir si la société politique doit ou non légiférer sur l'avortement pose plusieurs problèmes :

- un problème d'éthique : l'homme - ou la femme - a-t-il le droit de disposer de la vie humaine, de la sienne ou de celle d'un autre ?
- un problème anthropologique : l'homme commence-t-il d'exister à la conception pendant la grossesse, à ou après la naissance ?
- un problème de sociologie politique : la société civile doit-elle intervenir en faveur de l'embryon à l'encontre de la femme qui le porte ?

Ces trois questions sont évidemment liées. Mais déjà le fait de les poser met en cause la façon dont la plupart traitent de l'avortement.

La réalité de l'avortement n'est pas réductible ni à un problème moral, ni à une opinion religieuse, ni à une théorie biologique.

Cependant une première constatation s'impose : ni le problème éthique, ni le problème politique ne peuvent être résolus si la nature de l'embryon n'a été définie au regard de l'anthropologie : la loi morale, et la loi juridique ne peuvent exister qu'en fonction des nécessités concrètes.

I L'embryon au regard de l'anthropologie.

A quel moment l'homme commence-t-il d'exister ?

1 — L'homme est un être biologiquement et sociologiquement distinct.

Quelqu'opinion que l'on ait de son caractère social, et de la prééminence qui devrait être accordée à l'individu ou à la société, on doit reconnaître que chaque homme a son unité distincte, semblable aux autres hommes, mais parfaitement tranchée. A telle enseigne qu'il est possible à deux jumeaux monozygotes (qui auraient même dans une hypothèse d'école subi la même éducation et les mêmes échanges sociaux) de se trouver au même moment en deux espaces distincts et d'avoir en cet instant deux activités motrices et deux activités cérébrales distinctes.

L'homme est donc l'atome, c'est-à-dire l'insécable de la société ; et il n'est jamais réductible à un autre homme.

Ceci est vrai par rapport à la société, mais aussi par rapport à la biologie.

Biologiquement également l'homme est un tout distinct. A telle enseigne que si on l'ampute, on aura un homme amputé et non pas deux hommes.

2 — L'homme ne peut naître et s'épanouir que pour la société, mais il ne cesse pas en dehors d'elle.

L'homme ne peut naître que par la société, puisqu'il faut la réunion d'un homme et d'une femme pour son point de départ biologique, la réunion du spermatozoïde et de l'ovule. Son développement biologique dépend étroitement de sa mère jusqu'à la naissance, et même après, des parents et de la plus vaste société pour son développement, son éducation, son épanouissement intellectuel et social. Mais l'enfant, ou l'adulte abandonné dans un endroit désert, tout solitaire qu'il soit, ne cesse pas pour autant d'être un homme, bien que son développement ou son épanouissement social s'en trouve entravé.

La vie sociale de l'homme n'est donc pas exclusive d'une existence individuelle.

3 — L'homme cesse par la mort d'exister biologiquement.

L'ensemble cellulaire biologique distinct constituant l'homme s'arrête d'avoir une vie biologique avec la mort.

La vie s'est-elle arrêtée ? Non, si l'on considère qu'à ce moment, la vie se perpétue dans sa descendance. (Notons que, même pour celui qui n'a pas d'enfants, la vie a continué autour de lui, et on retrouve une part de son patrimoine génétique chez ses collatéraux distribuée selon les lois de Mendel). Oui si l'on considère que ce n'est pas la vie qui s'est arrêtée, mais la vie d'un être distinct, la vie d'un homme.

4 — Biologiquement l'homme existe distinctement dès la conception

Nous savons que dès la rencontre du spermatozoïde et de l'ovule, il y a constitution d'une cellule radicalement distincte par son patrimoine génétique du père et de la mère.

Il s'agit donc d'un être vivant, de l'espèce humaine par les spécificités de son code génétique.

Il s'agit en même temps d'un corps biologique étranger à la mère ; et cependant l'organisme maternel **ne rejette pas** ce corps étranger, à l'encontre de ce qui se passe le plus généralement lors des implantations de greffes.

Cet être vivant, est-il biologiquement distinct de l'homme né ? Oui si l'on considère le degré de développement ; mais en ce sens le bébé de deux mois n'est-il pas différent du vieillard qu'il sera devenu 80 ans plus tard ?

Non si l'on constate que la spécificité biologique de l'ovule fécondé reste identique jusqu'à ce que le fœtus soit devenu enfant né, et que l'enfant né soit devenu adulte ou vieillard. Les gènes sont toujours les mêmes et dans leur ensemble déterminent toujours un être biologique de l'espèce humaine, radicalement différent de tous les autres hommes.

Et de même qu'aucun biologiste ne saurait soutenir que dans le passage de l'enfant à adulte il y ait eu à un moment donné coupure absolue, de même il est impossible de prétendre qu'entre le fœtus dès la conception, jusqu'à l'enfant qui a respiré, il y ait eu une césure telle que l'être biologique initial ait fait place à un autre ensemble biologique.

Il est parfaitement contraire à la réalité de dire que l'homme commencerait soit à la naissance soit au sixième mois le jour où le cerveau commencerait son activité électrique, soit à tout autre moment : sur le seul plan biologique, l'homme existe comme être distinct dès la conception, dans une continuité qui n'est interrompue à aucun moment.

Dès lors les considérations selon lesquelles le fœtus n'aurait ni pensée, ni relations sociales, ni âme sont parfaitement étrangères à la biologie, et ne peuvent infirmer en rien ses constatations.

Mais il est un argument de certains biologistes qui doit être examiné, la vie n'a-t-elle pas commencé **avant** la conception ?

5 — Biologiquement l'homme n'existe pas avant la conception

Il est certain que la vie existe avant la rencontre décisive du spermatozoïde et

de l'ovule : la vie existe déjà chez les parents, et les cellules qui s'en séparent sont également vivantes. De sorte qu'il est parfaitement exact de dire que depuis l'apparition des premières algues sur l'écume de la mer, la vie n'a jamais cessé. Et plus précisément, le spermatozoïde et l'ovule étaient déjà la vie.

Certains croient pouvoir trouver dans cette constatation un argument décisif en faveur d'un déclassement du fœtus : la vie ne cessant jamais, le fœtus qui est un être vivant inférieur n'aurait droit qu'à une considération inférieure. N'ayant pas encore une vie humaine, il pourrait être supprimé, comme on supprime une algue, ou une verrue sur un visage.

Cette conception aurait bien du mal à expliquer la mort de l'homme. Il faut admettre alors que les termes vie et vie d'un homme ont été abusivement mêlés.

Car si la vie existe avant la fécondation de l'ovule, il est inexact de dire que l'homme vit déjà. Le spermatozoïde est une cellule vivante, dans des rapports certains avec l'homme dont il est issu, mais son demi-groupe de gènes suffit à l'écarter du rang des êtres vivants de l'espèce humaine. Il est vivant, il est de l'homme, il n'est pas homme vivant.

La rencontre radicale du spermatozoïde et de l'ovule bien au contraire va faire surgir à la vie, non pas ex nihilo, mais à partir d'éléments vivants, un être nouveau, de même rang que les hommes. Avec la fécondation, ce n'est pas la vie qui est née, mais un être vivant distinct, un homme nouveau.

De telle sorte que lorsque deux partenaires, avec ou sans amour, se livrent aux jeux du sexe, ils ne sont que deux, mais si ces deux partenaires, après conception d'un embryon s'interrogent sur son destin, les philosophes peuvent bien discuter, ils sont trois.

6 — Au-delà de la biologie, quels critères ?

Avec la biologie, nous avons constaté que l'embryon, dès le début, est un

être distinct, que seul un degré de développement sépare de l'adulte, ou un degré de décrépitude du vieillard.

Jean Rostand ayant rappelé cette vérité si simple que quelques prix Nobel l'avaient oubliée, ceux qui veulent contester au fœtus le droit à la vie se sont engagés sur un autre terrain. L'homme, selon eux, ne serait pas seulement matière, et point seulement chimie ; la biologie ne serait pas le dernier critère de l'homme.

Interrogeons donc, comme eux, la sociologie.

Nous avons analysé brièvement la position de l'homme, être social, mais être distinct. interdépendance telle que l'homme ne peut naître et se développer sans la société, 2 et que la société ne peut exister sans homme pour la composer.

Interdépendance qui n'est pas dépendance exclusive de l'homme au profit de la société, puisque nous l'avons vu l'homme retranché de la société ne cesse pas d'exister en tant qu'homme.

L'acceptation du nouvel homme par une société quelconque n'a donc pas pour effet de faire naître un homme qui a déjà une existence biologique, mais de la faire entrer dans une société du bon vouloir de celle-ci. Et il est à remarquer qu'un homme peut s'imposer dans une société contre le gré de celle-ci (par exemple, celui qui entre révolter à la main dans une banque ou un avion. . .)

De même le refus d'un homme par une société n'a pas pour effet de supprimer cet homme, tant que l'on ne l'aura pas supprimé biologiquement (différence entre relégation sur une île déserte et décapitation).

L'absence de relations sociales, le refus d'intégration à une société ne sont donc pas un empêchement à la qualité d'être humain. L'homme ne cesse pas d'être un homme parce qu'il est refusé.

Il paraît dès lors non scientifique de dire que le fœtus non accepté par la mère, ou par les parents, ou qui n'a pas eu encore de relations sociales, ne serait pas un homme. De même que biologiquement le fœtus est un homme, avec toutes ses

potentialités de développement, de même sociologiquement le fœtus est un être social virtuellement apte à développer toutes relations sociales. La démonstration de son existence en tant qu'objet de relations résulte suffisamment de l'attitude contradictoire de ceux qui la contestent : dès lors que la mère peut parler de celui qui est en elle, ne fut-ce que pour l'accepter, elle pose une relation sociale avec un être qui est susceptible d'en être l'objet avant même sa « décision ».

Enfin un autre exemple tiré du droit successoral peut expliciter encore la démonstration.

La règle « *infans conceptus pro nato habetur* » tient l'embryon pour sujet de droit à succession ouverte avant la naissance. Cette règle peut être adoptée ou rejetée par telle législation, mais il serait impossible de la transformer en « *enfant désiré mais non conçu doit être tenu pour né* » car à l'évidence l'embryon peut décéder avant terme, mais il existe au moment considéré, tandis que l'enfant désiré peut n'arriver jamais (l'un des parents stérile). Il n'est donc pas possible, plus qu'en biologie, de déterminer en sociologie un seuil au dessous duquel l'adulte, l'enfant, l'embryon ne serait plus un être distinct, de l'espèce humaine, c'est-à-dire un homme.

Faut-il donc chercher encore d'autres critères de l'homme ? Pourquoi ? Sur le plan expérimental nous constatons qu'il commence radicalement à la conception et non à la naissance. N'avons-nous pas fait encore le tour de l'homme ? Certes

non, toutes ses dimensions ne sont pas réduites à celles que nous révèlent la sociologie ou la biologie. Il y a aussi une psyché, et peut-être une âme.

Mais est-il nécessaire de démontrer qu'un homme a une âme pour lui reconnaître la qualité d'homme ? Si oui, que de meurtres autorisés ! à moins que l'âme ne soit aujourd'hui universellement admise ?

Sans nous attarder à ces contradictions, notons seulement que la démonstration du fœtus être vivant humain dès la conception est suffisante si elle est faite en sociologie, ou même uniquement en biologie, car il ne serait pas possible de rechercher les qualités ou les dimensions d'un homme, si cet homme n'avait pas déjà une existence concrète, une existence matérielle. L'aveugle est un homme qui ne voit pas, le fou un homme dont le raisonnement est perturbé, le comateux un homme inconscient, mais il n'y a ni vue, ni raison, ni conscience sans le substrat d'un homme.

C'est donc en ces termes que le choix se posera à la mère qui prend connaissance qu'un être humain a commencé de vivre en elle pour être radicalement nouveau, à tout jamais : l'homme a-t-il le droit de disposer de la vie d'un autre être vivant humain, si peu développé soit-il ?

Choisir de garder ou de rejeter un embryon est pour la mère un acte moral par lequel elle dispose d'un être vivant. Moralement quels sont les termes du choix ?

EST-IL LEGITIME MORALEMENT DE SUPPRIMER UN ETRE VIVANT DE L'ESPECE HUMAINE ENTRE LA CONCEPTION ET LA NAISSANCE ?

Il n'est pas de notre propos de donner ici des réponses à des problèmes moraux, ayant délibérément placé notre réflexion sur le plan des données d'expérience.

Mais avant de passer au plan de la sociologie politique, il est nécessaire de noter les questions morales et le conflit éventuel avec le domaine social que doit régir un droit positif.

A propos de l'élimination volontaire de l'embryon ou de fœtus, on parle couramment d'un choix. Mais quels sont les termes du choix ?

L'avorteur choisit de donner la mort

Le choix est inéluctablement fait entre la vie et la mort, puisque l'embryon était vivant dans le sein de sa mère, et que la

vie cessera pour lui dès qu'il en sera expulsé. (1) mais surtout le choix est fait entre la vie et la mort d'un être vivant de l'espèce humaine. Celui qui avorte prononce donc, de son chef, la condamnation à mort d'un autre.

Le meurtre du fœtus relève-t-il de la légitime défense ?

Pour justifier cette condamnation à mort, et cette exécution, on invoque une « agression » du fœtus contre la mère, dont il compromettrait la vie, la santé, l'équilibre psychologique, la beauté corporelle, le niveau de vie, le libre arbitre. L'avortement serait une réponse de légitime défense à cette agression.

La légitime défense étant une riposte proportionnée à une violence injuste, il s'agit de savoir si en l'espèce il y a violence, si elle est injuste, et si la riposte est proportionnée.

La question de savoir si la riposte est proportionnée met en cause des éléments très subjectifs.

En effet, la personne supposée agressée, la mère en l'occurrence, pourra valoriser ou dévaloriser l'un des termes de l'injuste violence ou de la riposte selon les subjectifs proprement dits, et selon des critères moraux personnels.

Ainsi la beauté de la mère, mise en péril par la grossesse, aura plus de prix pour telle jeune femme, et selon une morale telle que l'hédonisme.

A l'inverse, la destruction d'un être sera valorisée différemment selon une morale de la praxis, une morale protestante, catholique ou kantienne (2).

Sur le plan de la conscience, que les intéressés, et les spécialistes de l'éthique décident et pèsent les choix. Nous leur laissons bien entendu la responsabilité de leurs décisions. Il s'agit là de morale interne. La loi positive ne juge pas les consciences.

Mais il est une question dont la sociologie politique doit s'inquiéter, celle

de la morale externe, celle qui met en cause les rapports sociaux : l'agression est-elle injuste ?

L'embryon n'est pas un injuste agresseur

En aucun cas il ne saurait être soutenu que la mère (ou le père, ou tout autre intervenant) soit victime de la part de l'embryon d'une injuste agression.

Car l'être que dès la conception la mère porte en elle est parfaitement innocent. Il n'a enfreint aucune loi, ni morale, ni juridique.

A supposer qu'il y ait agression, l'embryon n'en n'est pas l'auteur, il n'en serait que l'instrument. Un homme qui reçoit d'un autre un solide coup de bâton s'en prendra-t-il au bâton en le déclarant injuste agresseur ?

Ainsi, même dans le cas particulièrement dramatique du viol, l'injuste agresseur est celui qui a violé, et non celui qui est issu du viol.

Y a-t-il agression ?

La réponse à cette question doit-être nuancée. Sur le plan biologique, il est inexact de parler d'agression. L'embryon n'est pas considéré par l'organisme matériel comme un envahissement intolérable, puisque ce corps biologiquement étranger ne suscite aucun phénomène de rejet (ni d'immunisation), avant le terme de la naissance sauf accident pathologique (3).

Cependant il est indubitable que sur le plan psychologique la grossesse peut être ressentie comme une agression. Il s'agit alors d'un phénomène éminemment subjectif. La seule réponse à ce « ressenti » expulsé. (1) mais surtout le choix est fait du fœtus ? Un enfant qui se sent « agressé » par la personnalité de son père n'a-t-il comme seule solution que de le tuer ?

Un choix moral, un acte social

Dans tous les cas d'avortement il y a donc un choix délibéré en faveur d'un meurtre. Ce meurtre est-il justifié en

morale du for intérieur ? Que chacun y réponde, mais puisque l'avortement est réellement l'élimination physique d'un tiers, il s'agit d'un acte intéressant toute société organisée au sein de laquelle il a lieu.

**LA SOCIÉTÉ PEUT-ELLE
INTERVENIR À L'ENCONTRE
DE LA MÈRE OU DE LA
FAMILLE**

Certains contestent à la société civile c'est-à-dire à la cité, société organisée politiquement, le droit d'intervention en matière d'avortement. « Vous n'avez pas le droit d'imposer votre morale », disent-ils, et la plupart ajoutent « votre morale catholique ».

Les propagandistes de cet argument sont certainement de bonne foi, mais se laissent aveugler par la passion. Cette passion procède en grande partie à l'émotion ressentie devant des souffrances particulières et des drames humains. Mais n'y a-t-il pas faiblesse de raisonnement, ou plutôt absence de réflexion profonde, de sorte qu'à un problème dramatique on donne la plus mauvaise solution : Ce meurtre d'un tiers innocent ?

Lorsque la grossesse est subie comme un drame psychologique, M.M. les analystes et psychanalistes n'ont-ils d'autre solution à proposer que la mort d'un être vivant ? Cette solution est-elle dans la ligne de leur « thérapeutique » ?

La grossesse entraînant des difficultés familiales n'aurait-elle comme solution que l'avortement ? Le sujet social de la fille-mère n'aurait-il comme remède que la « liquidation physique » du témoin aussi gênant qu'inexcusable ?

Il est possible que le meurtre-libération soit pour certains une morale de « progrès », il n'empêche que l'avortement étant encore une fois la suppression physique d'un tiers, celui-ci fait lui-aussi partie de la société.

Il s'agit alors de savoir si les parents, ont un droit exclusif de vie et de mort sur

l'embryon à l'encontre de la société politique.

**La mère, les parents, protecteurs naturels
de leur enfant *in utero*.**

Biologiquement, la mère est la protectrice indispensable de l'être qui se développe en elle, de la conception à la naissance.

Les parents, c'est-à-dire la mère avec le père, socialement, sont encore les protecteurs premiers et privilégiés d'un être déjà indépendant dans son unicité, mais dépendant encore plus longtemps dans son développement.

Cette protection qu'ils peuvent seuls, ou le mieux donner, leur donne en effet un privilège de primauté dans le choix de l'aide à apporter à l'être dépendant.

Ce droit premier de choisir pour le protéger va jusqu'à l'éducation, voire la punition. On le conçoit pour l'enfant né.

On pourrait peut-être imaginer qu'un couple isolé de toute société (île déserte, isolement complet...) fût juge avec droit de vie et de mort sur l'embryon, puis sur l'enfant. Et qu'il décide, par exemple, selon telle ou telle morale, de supprimer l'embryon, coupable objectif d'une détérioration de santé de la mère, d'une atteinte à sa beauté, d'une gêne alimentaire dans la vie du couple; de supprimer l'enfant s'il est difforme, et par là-même objectivement cause de déception et de tristesse pour les parents, etc...

Mais dès lors que le couple vit dans une société politiquement organisée l'embryon, a fortiori l'enfant, n'appartient plus exclusivement aux parents.

L'un des premiers rôles de la cité est d'assurer la paix entre ses membres. Elle a, à son échelon, une mission de protectrice.

Ce rôle ne commence que lorsque les protecteurs privilégiés manquent à leur fonction.

La société : protecteur subsidiaire

C'est ainsi, nul ne le conteste, que la société a le droit d'intervenir en faveur

d'enfants martyrisés par leurs parents. On reconnaît également son devoir d'intervention pour empêcher tel ou tel de profiter d'une supériorité quelconque pour tuer un autre homme, hormis le cas de légitime défense. Et si elle n'a pas pu s'empêcher, réprimer dans la mesure du possible.

Aussi lorsque les protecteurs naturels profitent d'une supériorité physique pour donner la mort au plus petit, l'embryon, le privilège de protection auquel ils ont failli doit être légitimement revendiqué par la société politique.

L'interdiction légale de l'avortement, protection préventive nécessaire ?

En réalité, dès lors que l'on a constaté, avec la biologie, que l'homme commence dès la fécondation de l'ovule, on est obligé d'admettre que l'avortement est un meurtre, illégitime. Les opinions morales personnelles ne sauraient faire obstacle au droit et au devoir de la société d'empêcher ce meurtre. L'interdiction légale est la première mesure de prévention 4 :

L'interdiction légale, protection insuffisante.

L'interdiction du meurtre *in utero*, si elle aide à protéger l'homme au stage de son existence où il se trouve le plus faible socialement, ne suffit pas à empêcher l'avortement. Les évaluations les plus sérieuses sont de l'ordre de 300.000 cas par an en France (Institut National d'Etudes Démographiques).

Une information sur la réalité de l'être humain vivant pendant la grossesse aiderait certainement à rendre les « choix » plus lucides.

L'assistance (aides financières et morales, solidarité active...) aux familles, aux filles-mères, aux handicapés doit aussi résoudre, ou commercer de résoudre tant de drames qui pèsent sur la décision de la mère. Le véritable « progrès » est là, et non dans la sauvagerie d'une libéralisation de l'avortement.

La nécessité d'intervention de la loi, pour interdire l'avortement démontrée, les mesures propres à en réduire les causes apparaissent elles aussi très nécessaires.

Il n'est plus du cadre de la présente étude d'envisager les remèdes à la grande misère de l'avortement.

Mais nous pouvons dire que la solution n'est pas dans le meurtre. Le remède à l'avortement, ce sont toutes les autres solutions 5.

A PROPOS DES MALFORMATIONS

Nous n'avons pas voulu écarter les problèmes de l'engénisme et de l'enthanasie dont certains se réclament pour justifier l'avortement. Il nous a semblé qu'à eux seuls ils nécessiteraient une étude plus poussée que ne nous le permet le cadre de ce travail. Cependant il nous paraît souhaitable de livrer quelques réflexions non exhaustives sur ces douloureuses questions, inévitablement soulevées au cours de la discussion.

Les techniques d'investigation modernes permettent de diagnostiquer certaines malformations ou tares du fœtus. Ainsi l'amniocentèse permet de découvrir, à l'heure actuelle, certaines malformations ou certaines tares : aberrations chromosomiques (mongolisme), quelques maladies héréditaires du métabolisme. Mais elle ne permet pas de découvrir des malformations hypothétiques consécutives à des accidents survenant au cours de la grossesse, surtout au début (rubéole, toxo-plasmose...). Et restent encore tous les accidents périnataux survenant en fin de grossesse, lors de l'accouchement et dans la période néo-natale (infirmité motrice cérébrale). L'amniocentèse ne permet donc de détecter qu'un nombre très restreint de malformations.

Mais dans tous les cas, s'agit-il d'un être humain vivant? Oui, mais il s'agit d'un malade au même titre qu'un poliomyélite, qu'un paraplégique accidenté de la route, ou qu'un enfant débile à la suite d'un encéphalite. Alors il mérite au même titre les soins d'un médecin. D'ailleurs la médecine a permis, par ses progrès de

congénitales (phénylcétomie, galactosémie . . .). Ce serait douter d'elle et être rétrograde que de renoncer, par un avortement, à soigner le malade que l'on ne sait pas encore guérir et de renoncer à espérer le guérir un jour.

Peut-on d'autre part préjuger de la souffrance et de l'aptitude au bonheur d'un de ces malades, handicapé physique ou mental ? Ils dépendent moins de la nature ou du degré de leur handicap que de l'aide et du secours qu'il trouveront dans leur entourage. Et ce serait faire peu de cas de l'amour de ses parents, de l'amitié de ses proches, des efforts faits par des organismes privés ou d'état, et des équipes médicales qui travaillent afin de favoriser son insertion dans la société.

Enfin, est-il imaginable de détruire « in utero » une vie humaine, si faible fût-elle, dans le but engénique d'améliorer l'espèce humaine ? La Société est-elle un bien propre à défendre pour elle-même (et

pour sa « renommée ») jusqu'au sacrifice des plus faibles des siens et des individus ne répondant pas à ses critères ? Peut-on admettre une Société qui supprimerait les siens sous prétexte qu'ils coûtent et ne rapportent pas ?

Ainsi le fœtus malformé a le droit, parce qu'il est un être humain à part entière, de bénéficier de la même « indulgence » de la part du législateur que le fœtus sain, voire même d'une protection supplémentaire.

Quant au médecin, son rôle est de soigner, de guérir parfois, de soulager les souffrances toujours . . . « Ce dont nous sommes sûrs, c'est que, même si la nature, elle, condamne, nous, nous ne devons jamais exécuter la sentence, mais toujours essayer de commuer la peine » (Pr Lejeune).

Bertrand CARLI
Michel de GUIBERT
Hervé CATTÀ

NOTES

« Un avortement n'est pas un acte thérapeutique, car il n'y a pas d'acte thérapeutique qui ait une mortalité de 100 % » (Professeur Lejeune).

Les enquêtes statistiques montrent d'une façon *absolument irréfutable* que *jamais l'extension légale de l'avortement n'a fait reculer de façon appréciable l'avortement clandestin*. Celui-ci est pratiquement toujours resté au même niveau.

Voici quelques chiffres, se rapportant aux pays où l'extension légale a déjà été appliquée.

D'abord ceux qui montent (d'après un ouvrage du Dr Dalsace et de Me Dourlen-Rollier, Secrétaire général de l'Association plus haut citée) la montée en flèche des avortements « légaux » :

— En Roumanie, réforme extensive de l'avortement en 1956 : de 219.000 interventions légales à 1 115 000, chiffre quadruple du nombre des naissances.

— En Bulgarie, réforme législative en 1956 : les avortements officiels qui se chiffrèrent à 18 444 en 1956 atteignent 101 747 en 1966.

— En U.R.S.S. législation redevenue extensive en décembre 1955. Le nombre des avortements légaux triple de 1955 à 1963 et dépasse celui des naissances.

— Passons à l'Angleterre : une nouvelle loi, favorable à l'avortement, promulguée en octobre 1967, entre en vigueur en avril 1968. En 1967 on avait chiffré 7500 avortements officiels. Ils se sont élevés à 40 000 entre avril 1968 et avril 1969 - - à 140 000 entre avril 1971 et avril 1972.

Et quant aux rapports avec l'avortement clandestin, voici d'autres statistiques.

Voici les statistiques rapportées par un article de Tietze « Abortion en Europe » dans *American journal of Public Health* vol. 57, n. II, page 67 (cité par le Dr Rendu : *La Croix*, du 28 mai 1970) :

Hongrie :

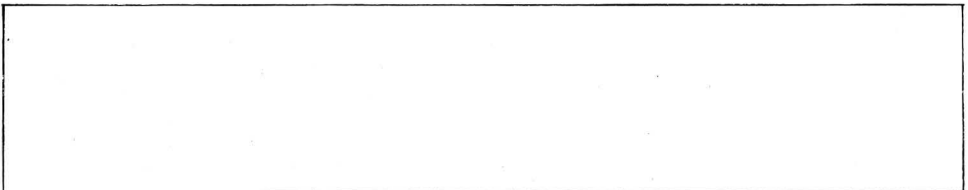
années		
1950	1 700	34 300
1955	35 400	43 100
1960	162 200	33 800
1965	180 300	33 700

Tchécoslovaquie :

années	avortements légaux	avortements clandestins
1955	2 100	29 100
1960	88 300	26 300
1965	79 600	28 200

Tout se passe donc comme si les lois extensives procuraient des occasions nouvelles, suscitaient de nouvelles tentations, de recourir à l'avortement légal dont une large portion de la population féminine profite aussitôt, cependant que la clientèle des interventions clandestines continue à y recourir, *comme auparavant*. — extrait de « non à l'avortement » par le Docteur Huant p.22 et 23.

Si vous attendez d'être sûrs que le cœur batte, ça fait une semaine de retard de règles. Si vous voulez que ce soit suffisamment mis en place, pour que n'importe qui n'ayant jamais vu ce qui se passe dans un utérus, et voyant le produit que ramène la curette, dise « Cela ressemble terriblement à un tout petit homme ! », ça fait deux mois. Si vous voulez que le système nerveux central soit en place, que la plupart des organes soient en place, ça fait trois mois. Si vous voulez que ça bouge, et ça réagisse, ça fait quatre mois. Si vous voulez que je sois capable de percevoir des mouvements extérieurs importants, de sursauter quand on claque une porte, cela fait peut-être six mois. Si vous voulez que ce soit viable, c'est-à-dire que cela ait des chances de survie, sans réanimation très compliquée, que de temps en temps ça puisse survivre, cela fait sept mois. Si vous attendez la bonne nature, cela fait neuf mois. Et si vous attendez que la chose ait suffisamment grossi, pour prétendre elle-même, « je suis un homme ! », cela fait sept ans !



- 1) Il n'y a parmi eux ni prix Nobel, ni Professeurs, ni Théologiens, ni membres de la ligue des Droits de l'Homme.
- 2) Voir à ce propos l'Introduction à Mes Idées Politiques de Ch. Mauras.
- 3) Quand l'agent abortif ne l'a pas déjà tué *in utero*
- 4) « ... ce n'est pas la vie qui est sacrée, c'est Dieu. Sacraliser la vie comme le font les catholiques, c'est à mes yeux du paganisme... » Pasteur Dumas.
- 5) Les avortements spontanés correspondent à l'expulsion d'un fœtus qui ne peut se développer, soit parce que l'organisme maternel n'est plus apte à ce développement, ou malade, soit parce que le fœtus lui-même, non viable, est mort. Il s'agit toujours d'un accident.
- 6) Il est un cas où la société ne peut intervenir : celui où il faut choisir entre la vie de la mère et celle du fœtus. Si la grossesse ne peut être menée à terme, la solution est dictée. Si, par contre, la vie de la mère n'est condamnée qu'après la naissance, la décision doit être réservée à la mère. La loi positive, pensons nous, ne saurait décider laquelle est la plus importante, de la vie de la mère ou de celle de l'enfant à naître. Mais si la mère n'est pas absolument condamnée, la loi ne doit-elle pas protéger le plus faible, l'embryon contre une mort certaine ?
- 5) Le problème de l'interdiction légale posé, reste celui de la répression. Interdire et punir sont deux choses. On interdit un acte en général, on punit un homme déterminé. L'attentat à la pudeur par exemple ne doit pas être autorisé. Cependant il est constant que la majorité des délinquants de ce chef doivent être soignés sur le plan médico-psychologique. Dès lors la sanction, le cas échéant, sera très modulée.

D'autre part il est scandaleux que les poursuites, en cas d'avortement, ne soient intentées que contre les femmes en général les plus défavorisées, tandis qu'en toute impunité l'argent permet certains week-end à Londres.

La répression et la politique de la répression feraient l'objet d'une étude distincte dont il suffit de noter l'idée ici.

A large rectangular box containing several smaller, empty rectangular boxes of various sizes and orientations, suggesting a form for notes or a diagram.

un philosophe dans la cité

entretien avec pierre boutang

ARSENAL : Pierre Boutang, en faisant une traduction et un commentaire du Banquet, n'avez-vous pas d'une certaine façon sacrifié à l'actualité ?

P.B. : C'est une question perfide, mais ce n'est pas vrai du tout ! Il y avait très longtemps que je voulais faire une traduction du **Banquet**. J'avais d'ailleurs repris ce texte avec mes élèves, la première année où je suis redevenu professeur. Et puis un éditeur m'a demandé de faire cette traduction.

Donc celle-ci n'a aucun rapport avec l'actualité, bien que je dise dans la préface que Platon est un des rares auteurs à avoir survécu, ou surnagé, dans la grande lessive, dans le grotesque déblayage qui a été fait en Mai 1968 sur le plan philosophique. Peut-être cela tient-il au fait que Marcuse connaissait Platon, peut-être est-ce parce qu'il était plus platonicien que Freud qui, lui, n'y trouvait que des prétextes à fabriquer sa propre mythologie. Il y a par contre chez Marcuse une interprétation de l'aspect positif de Platon, contre le côté répressif de Freud, et c'est sans doute ce qui a sauvé Platon dans l'esprit de beaucoup de gens.

Et puis il y a les franc-maçonneries, et en premier lieu les pédérastes qui croient que Platon est un encouragement à la chose. En outre, on a complètement oublié que

c'est la démocratie athénienne qui a tué Socrate, et l'on se réfère au prétendu communisme de Platon, à la communauté des femmes etc... On pourrait donc penser que c'est en fonction de cela que j'ai traduit le **Banquet**. Mais j'aurais mal sacrifié à la mode si, saisissant cela, j'avais traduit et commenté Platon pour dire le contraire. Or c'est le contraire que je dis.

ARSENAL : Vous avez parlé de Freud et de Marcuse. Mais apparemment les gens qui participent à cette mentalité y verront l'érotisme...

P.B. : Ils feront des contre sens. Il est facile de montrer qu'ils se trompent, et parfois de façon canulardeuse : c'est là un des objectifs du commentaire. Mais il est vrai que les gens sont prêts à très bien recevoir Platon : c'est du moins ce que je constate avec mes élèves.

ARSENAL : Dans votre Commentaire, j'ai été frappé de voir comment, grâce à Platon, vous touchiez au profond du monde moderne, lorsque vous parlez par exemple d'une certaine fausse tendresse...

P.B. : J'en ai effectivement parlé à propos du sonnet de Rilke que je cite. Mais alors là nous rejoignons le fond de ma thèse sur l'**Ontologie du secret** qui, je l'espère,

donnera des munitions à Arsenal.

Il y a en particulier dans cette thèse une démolition du déterminisme psychologique, de la conception freudienne, une compréhension de la liberté, un retour à l'ontologie. Mais, vous savez, je ne suis pas le seul : par exemple, j'ai été très frappé par le fait que l'anti-psychiatre Laing, montrant ce qu'était la maladie en général, utilisait savez-vous quel mot pour décrire l'état du malade ? Il parlait de la perte de sécurité - un mot réactionnaire -, de la sécurité ONTOLOGIQUE.

Laing retrouve donc l'ontologie, et il est dans le vrai. C'est à dire que lorsque vous sortez d'une conception déterministe et linéaire, vous découvrez la sécurité ontologique. C'est là le fond de ma thèse, qui est de fournir une interprétation du temps, qui cherche à concevoir ce temps vécu où l'homme marche de front vers l'avenir, avec son passé proche et son avenir proche à côté de lui, tout cela étant transpercé par le présent. Lorsque vous avez cela vous avez l'essentiel, cette essence du présent qui est le contenu véritable du moi, et vous découvrez la sécurité ontologique. Et quand vous avez perdu la sécurité ontologique, c'est la démocratie, c'est le contrôle formaliste, tâtilon et angoissé, et non pas organisé à dates fixes — le peuple en ses Etats.

J'en viens maintenant au second point que vous soulevez : la permissivité, la douceur, la tendresse, le monde libéral où tout est permis. Les gens qui professent tout cela se prennent pour des pacifistes. Je les ai toujours pris pour des faux-jetons. J'ai toujours pensé que leur amour du prochain n'était pas vrai : le prochain n'existe que quand je le constitue de proche en proche parce qu'il a besoin de moi ; je le fais mon prochain parce qu'il s'est trouvé que je devenais quelque chose pour lui. L'universel, c'est ce qui est tourné vers l'unité. Or aujourd'hui on aboutit à la pluriversatilité : on est pluriversatile, c'est-à-dire tourné vers le multiple. Les gens qui prétendent à la multiplicité contre l'unité ne trouvent qu'une unité morte ; ils prétendent à la paix et à la douceur alors qu'ils n'aiment pas les autres et n'ont aucune douceur. Et, à ce

propos, le sonnet de Rilke que je cite dans mon commentaire est une chose très belle, parce que c'est le rejet de l'attitude fasciste, du « soyons dur », de l'homme mauvais : lorsque Pompidou qualifie de pessimiste l'homme de droite et fait de l'homme de gauche un optimiste, il se trompe puisque, comme Maurras l'a montré, l'homme est un loup pour l'homme mais aussi un dieu pour l'homme.

La bonté au sens de fausse douceur est un grand péril. On ne peut être dur comme les nietschzéens, mais quant à être doux comme les hippies... Il y a dans le Banquet ce cher nigaud d'Agathon, qui fait une tragédie intitulée Les fleurs à un moment où Athènes va s'effondrer, où elle oublie ses mythes profonds, et la dureté fondamentale qui est dans la nature des choses. Car ce n'est pas sur l'homme qu'il faut être pessimiste. Maurras par exemple ne l'est pas, il l'aime au contraire, il dit que l'homme est le fils des grands moyens, qu'il trouve toujours des « trucs ». Mais ce qui est dur, c'est l'histoire. C'est un thème que de Gaulle a repris et que Pompidou est en train de retrouver. La dureté n'est pas celle des hommes, c'est celle du destin, de l'histoire. Rilke l'avait fort bien compris. Et le poème que je cite dit que si la vraie douceur venait un jour, elle aurait quelque chose de terrible. Et c'est le Christ. Rilke est un étranger au Christianisme, mais il a redécouvert ce côté terrible et terriblement doux du Christ. Ce poème répond donc à la douceur, à la permissivité, aux hippies.

ARSENAL : Votre Commentaire, c'est aussi la totale harmonie que vous voyez entre le platonisme et le Christianisme ?

P.B. : ...tout en reconnaissant qu'il fallait bien que le Christ arrive. Mais il y avait une sorte de pré-christianisme, que Platon et Virgile soient des hommes de l'adventus, c'est certain. Il y a une sorte de second Ancien Testament dans la Grèce et dans Rome. Simone Weil ne voulait pas l'admettre pour Rome parce qu'elle détestait Rome comme elle détestait le judaïsme. Mais l'admettant pour la Grèce, elle était bien obligée de l'admettre pour Rome.

Donc harmonie totale, sauf que pour Socrate il manque quelque chose. Socrate est mort victime d'une stupidité de la démocratie athénienne. Le Christ, ce n'est pas pareil : il est mort pour sauver les âmes, alors que Socrate n'a pas sauvé les âmes. Ni même sa patrie.

ARSENAL : Ne pensez-vous pas, comme le montre le cardinal Daniélou dans son dernier livre, que le grand péché de la culture moderne est de s'être coupée de l'ontologie et de la métaphysique ?

P.B. : Nous en revenons à ma thèse. Dans le liminaire, j'explique que cette thèse constitue un voyage : c'est Ulysse qui part au petit matin. Donc, au cours de ce voyage, je règle un certain nombre de comptes, en particulier avec le structuralisme, avec Foucault. Mais je ne fais allusion à Foucault que dans la première partie. Il y a ensuite un certain parcours qui ramène Ulysse dans son île d'origine, c'est-à-dire à l'Etre.

Donc cette pensée moderne s'est coupée de tout, et de tous les côtés. Comme le Père Daniélou le dit avec raison. Elle hésite même devant le mot *ontologie*, que seuls les loufoques comme les anti-psychiatres osent prononcer ! Mais la pensée moderne se coupe d'autre chose : elle se coupe de la réalité, et cela le Père Daniélou l'a très bien vu aussi. En effet, elle se coupe de ce que Vico appelle les **universaux** fantastiques, de la partie païenne de l'âme humaine.

Quand j'étais petit, j'étais mortellement embarrassé parce que je me croyais païen. Je me croyais païen parce que mon père ne lisait pas sans émotion les *Rêveries d'un païen mystique* de Ménard. La méditation de Maurras dans *Corps glorieux*, que je cite longuement dans mon commentaire du *Banquet*, a été tout à fait décisive pour moi. Mais l'âme antique était quelque chose qui me tarasbustait. Je pensais que l'âme chrétienne était contraire. Et puis je me suis aperçu, grâce à Vico, que les deux coexistaient, que l'âme chrétienne devait maintenir sa part païenne, cette part étant sauvée. En effet, le Christ n'est pas venu accomplir seulement l'Ancien Testament, il est venu accomplir cet autre ancien testament qui a suivi le Déluge,

c'est-à-dire cette âme païenne apeurée, ces aristocraties qui ont le sens de l'héroïque et du divin et qui sont cruelles et insupportables mais qui en même temps amènent avec elles des vertus extraordinaires — l'hospitalité, la pudeur etc. . .

Si vous perdez ces vertus, vous tombez dans ce que Vico appelle l'âge des **hommes**. Ce qui ne signifie pas l'âge des hommes humanistes et supérieurs, mais l'âge des **cloches**, l'âge de n'importe qui. Il y a là l'amorce d'une anthropologie vraiment moderne, que je n'ai pu qu'esquisser dans ma thèse, et il y a là une réhabilitation de l'imagination et une réhabilitation de la part rituelle, du corps, de la partie historique de l'homme.

Et le Père Daniélou dit très bien lui-même en quoi il est païen. Il y a aussi des textes très intéressants de Maurras sur la nature de l'âme humaine, cette nature non abolie tant qu'il n'y aura pas le Jugement dernier. L'hérésie, c'est de penser que l'on puisse sortir de la nature, que l'on puisse arriver en ce monde, *hic et nunc*, à un surnaturel qui ne vise pas encore et qui ne maintienne pas la nature. Il faut viser la nature mais, comme le dit Saint Paul, comme si elle n'était pas. Sur ce point les intégristes et les progressistes se battent d'une manière particulièrement stupide. L'intégriste dit, après Saint-Paul, « la figure du monde passera », donc laissons tomber le monde, tout en faisant énormément de politique contre ceux qui ne sont pas d'accord avec lui. Quant au progressiste, il dit que nous devons être présents au monde. Mais la réponse qui nous sera donnée dans l'Eternel sera une réponse à la question que nous sommes et que nous posons. Donc quand Saint Paul dit que « la figure du monde passera », cela veut dire qu'elle passera comme figure et comme question parce qu'elle recevra sa réponse. Mais la question existe comme question. En fait, quel est le grand système de question ? C'est notre corps, c'est la **physis**. Maurras a parlé de la physique politique ; il y a aussi la physique personnelle, qui est la physiologie. Tout cela doit être récupéré, non pas au sens objectif et positiviste, mais comme question. C'est là que vous avez fusion entre ce que l'on pourrait appeler

appeler existentialisme, bien que je n'aime pas ce mot.

ARSENAL : *Comment se pose, selon vous, le problème de l'intelligence moderne ?*

P.B. : J'en reviens à Foucault. Dans l'**Archéologie du savoir**, la grande idée de Foucault c'est de n'avoir plus de visage. C'est là son grand projet, qu'il proclame sur un ton assez proche de Nietzsche mais avec moins de force et plus de coquetterie : ainsi écrit-il « *si je ne préparais d'une main un peu fébrile le labyrinthe où m'aventurer, déplacer mon propos, lui ouvrir des souterrains, l'enfoncer dans lui-même, lui trouver des surplombs qui résument et déforment son parcours, ou me perdre et apparaître finalement à des yeux que je n'aurais plus jamais à rencontrer...* »

Étonnant d'habileté, cet art de la fuite !

Mais est-il si neuf ? Les sophistes grecs aussi préparaient leurs itinéraires d'évasion. En fait, la pensée moderne, le structuralisme, c'est une sophistique. Mais on en sort très vite dès lors que l'on n'hésite pas à affirmer une philosophie chrétienne. Il y a aucune raison de ne pas éclairer une philosophie moderne par Saint Thomas. C'est une philosophie explicitement chrétienne, qui n'exige d'ailleurs pas que nous soyons chrétiens.

Le mot-clé, c'est celui de Pascal : « nous sommes plus inconcevables sans ces mystères, que ces mystères ne nous sont inconcevables ». Chaque fois que le christianisme apparaît comme le *vêtement* tout naturel, il serait inconcevable de ne pas l'utiliser. Les autres se servent bien du *vêtement* de la négation du christianisme : on dirait même qu'ils ont été personnellement informés de l'inexistence de Dieu ! On ne peut donc me reprocher de me servir du christianisme pour la vérité, on ne peut me reprocher d'appliquer les vérités chrétiennes à ma philosophie et de montrer qu'elles s'appuient réciproquement.

ARSENAL : *Pour terminer, je voudrais poser le problème de l'« Avenir de l'Intelligence ». On peut comprendre ce livre ainsi : il n'y a pas de vraie civilisation*

lorsque l'Intelligence n'est pas libre, non pas libre de n'importe quoi, mais de réaliser sa fonction profonde. Donc si l'Intelligence est reconnue dans la Cité, n'est-ce pas toute la civilisation qui est profondément réorientée ?

P.B. : Nous sommes parfaitement d'accord. Cependant, la manière dont vous formulez le problème peut conduire à des catastrophes tactiques. Vous avez dit que l'Intelligence doit être libre de *répondre à sa fonction*. Vous risquez donc de hérisser les intellectuels, qui vous accuseront de sophisme. D'ailleurs, au sujet de la liberté, il y a toujours eu un sophisme d'*Action française* qui consiste à dire qu'il faut être « pour les libertés, contre la liberté ». Cet argument ne me paraît pas tout à fait bon car s'il y a des libertés, il faut bien qu'il y ait quelque chose de commun entre elles : il y a donc une racine de la liberté.

Cela dit, le problème que vous posez est bien réel. Il y a dans Platon trois fonctions et trois classes : les laboureurs avec la tempérance, les guerriers avec le courage et la classe des clercs. Mais il y a une quatrième vertu, c'est la justice. Il faut donc, pour l'incarner, des clercs supérieurs. En fait, le problème posé par l'*Avenir de l'Intelligence*, c'est que l'Intelligence sera perdue si elle ne fait pas alliance avec quelque chose. Avec la force, dit Maurras. Mais avec la force la plus humaine, donc avec le sang. Mais il faut bien comprendre que ce qui pose la fonction de l'Intelligence, c'est l'Intelligence elle-même : il ne faut pas que cela vienne du dehors. Que l'Intelligence soit l'Intelligence, et elle rencontrera l'Etre. Ayant rencontré l'Etre, elle retrouvera le Sacré, et la Justice.

Propos recueillis par Gérard LECLERC

un jeune homme tranquille une nouvelle de luc minvielle

Le monde organisé, vertical et horizontal était froid et humide. Mais dans les interstices laissés libres par les parallèles et les perpendiculaires, la vie spontanée, luxuriante et baroque se formait sans tenir compte de l'existence des structures préétablies et des règles prescrites.

Dans un de ces interstices des mots étaient écrits, par terre, sur le bitume, en lettres bien formées.

*Ciel
Mer
D'air
Clair*

*Ciel
Fiel
Doux
Mou
Comme
L'homme*

*Ciel
Miel
Rhum
D'homme*

*Chaud
Corps*

*D'or
Mort*

Il appréciait ces mots : la traversée avait duré six jours et il avait eu le temps d'en écrire une centaine correspondant à une idée complète ou au hasard.

Il vivait là toute la journée car il trouvait le pont et le bruit très beaux. Il était sur la terre pour mélanger ses rêves aux réalités et était devenu le voyageur solitaire.

Il était vêtu du costume du promeneur :

*son pantalon beige
son pull de mer
son sac
ses chaussures de tennis
son recueil de poésie
une fleur parfois
de l'argent aussi*

Il aimait se mettre le torse nu surtout quand sa peau recevait le soleil ou, quand il ne faisait pas très beau, les jours où l'air était frais et où il tombait une légère pluie fine.

Ses cheveux étaient assez longs mais sans exagération : il semblait très sain. Souvent il dormait sous l'arbre là où les autres êtres l'invitaient à coucher.

Il parcourait les routes, seul, attendant parfois dans le froid qu'un petit vivoir rapide, où il fait chaud, s'arrête pour lui.

Il parcourait aussi les mers de temps en temps et travaillait à charger des bateaux ou accomplissait quelque autre tâche mais sans que tout cela ne prenne jamais un aspect obligatoire ou indispensable. Il avait parfois assez faim sans que cette faim devienne réellement ennuyeuse ou préoccupante.

Quelquefois il offrait d'étranges orgies à ses sens qu'il comblait pendant quarante-huit heures ou plus

d'absence de sommeil

d'alcool

de vitesse

de voyage

de corps

de bière

de visions

de jazz

de villes

parfois de drogues légères

Il partait d'une ville et sans s'accorder de sommeil il traversait les capitales et les ports. Le soleil de brume du pays qui est à l'est des vagues succédait aux lumières pâteuses des villes de la Hans. Parfois en une seule nuit il traversait des pays entiers : la brume et la nuit le recouvraient et quand les signes avant-coureurs de l'aube apparaissaient près de Budapest ou de Prague, il ressentait avec la chaleur du café, la joie d'avoir traversé seul la nuit et pouvait s'endormir enfin partout à la fois.

Il connaissait le plaisir de l'aurore en été et la puissance que donne la solitude. Son ivresse était faite de faim, de désirs et souvent d'un peu de bière forte.

Certaines villes ne lui étaient connues que par leurs bruits et leurs odeurs; il y arrivait en pleine nuit,

les traversait à pied et les quittait avec l'aube.

L'univers propre dont il était propriétaire était réduit au minimum :

pas de pare-choc

*pas de valises pour contenir ses choses
pas d'habitable pour le protéger :*

lui seul et le monde.

Il était heureux, il allait sans connaître exactement l'objet de sa recherche qui se confondait peut-être avec son voyage.

Quelquefois il rencontrait des hommes, des garçons, des filles. Il buvait leur café ou s'approchait d'elles avec plaisir créant ainsi des liens immédiats brefs et solides.

Il était élément observant, membre de la substance terrestre.

Les yeux clairs

Les épaules solides d'un scandinave

Les lèvres alourdies par la bière

Le corps souple obéissant

Il riait aux êtres, se jouait des choses et du froid. Du vide et de la peur. A travers les pays il vit le mur dont les enfants tristes jouaient avec les armes. Sourire-souffrance, rapide et impalpable. Il vit les villes de fleurs multiples de taches jaunes, les villes agitées d'êtres en couleurs. Il vit les villes en noir et blanc, cinématographie alanguie de brume et de fumée des brasseries.

Partout égal à lui-même il y avait l'homme.

Riche homme vil

faible doux

venin qui dort

inquiet

fraternel.

Et toujours le promeneur solitaire, fort et libre, lié sans cesse par les visions intenses, repartait.

De tous les moments c'était celui où la nuit finissait qui le fascinait le plus.

Le soleil avait disparu très vite après avoir exprimé une dernière

fois sa puissance de fauve que plus rien ne rappelait. Le bruit des tramways formait avec les clochers gothiques ou néogothiques un faste médiéval à l'humour très moderne.

La taverne était à l'image de la ville, elle resplendissait de bruits, du bruit de la bière et des volailles rôties, comme la ville resplendissait de ceux du soleil et du mouvement.

Il naviguait alors dans ces chemins étranges où le rêve, l'alcool et la faim se mélangent intimement à la brume de l'aurore, où il disparaissait la vie de la nuit terminée.

Il avait rencontré le soir dans la taverne gothique emplies d'odeurs de bière forte, de plats rutilants et de visages ivres un jeune homme qui observait derrière une chope de bière.

Il avait déjà bu plusieurs chopes de cette bière forte et la réalité n'était plus pour lui la même que pour la plupart des autres hommes. Mais il observait cependant soigneusement sous le plafond décoré de peintures des êtres et des choses.

Les visages formaient parfois des pieuvres colorées dont les tentacules rieuses tentaient d'envahir et d'enlacer les bulles de vide qui séparent les êtres.

Au début ces bulles se répandirent passivement comme de l'eau ou de l'huile dans les interstices qui s'étendaient là où il n'y a ni être, ni chose, puis elles entreprirent de diluer les choses et de former à leur contact une boue propice au néant.

Cette boue se mit à bouillonner et ses éruptions s'attaquèrent aux sens des hommes afin de les faire disparaître en commençant par les recouvrir dans le but de former avec eux un gaz très lourd qui ramperait sous les tables et dans les caves.

Tache d'encre jaune

C'est alors que très vite, très soudainement il aperçut, distingua et

dénombrâ les signes avant coureurs de l'aurore :

*le bruit d'une moto
un fanal*

une excitation qui recouvrait sa fatigue

Il était seul dans la brasserie avec la brume d'alcool de bière d'êtres et de mots qui par la porte qu'il ouvrit se mélangea avec la brume semblable **synthèse de fumée**, de solitude et de froid qui formait l'unique substance extérieure.

A cette unique substance intérieure et extérieure s'alliait maintenant faiblement la diffuse lumière de l'aurore dont l'homme qui traverse la brume n'en étant lui-même qu'un élément, ne peut imaginer qu'elle triomphera de l'existence totale de la nuit longue, froide, propice à la folie, nuit, simple ombre de l'aurore.

Il se heurtait, à l'aurore, au cours de ses promenades, aux banquettes murailles translucides

*d'yeux pâles
de feux
de glace.*

Les bruits baroques rougeoyaient le froid. S'installaient les Boudhas sereins de l'ordre de la ville pourtant dénué de sens à l'homme qui va.

Il vit l'être mais ne le rencontra pas.

« Comment ? » dit-il

L'être ne répondit pas.

« Qui aimes-tu ? » demanda-t-il

L'être ne répondit rien.

« Pourquoi ? »

L'interlocuteur resta silencieux.

L'être bredouilla :

*télé nue
sirène-mode
seul-rien-avant-au-soir*

La communication restait impossible. Il repartit.

Il arriva dans la ville aux jambes désirables de femmes, aux yeux de bière, aux reflets sensuels, à l'eau

brasillante des canaux.

Il en ressentit vite intensément l'atmosphère et se mêla à la villée.

Discrétion nette

Chaleur verte

Genièvre froid

Il devint élément, couleur rabattue, nuancé par les autres éléments.

Il vint s'asseoir près d'Autres.

Il resta là longtemps et se mêla à leur vie commune. Ils vivaient en bande s'asseyaient ensemble, chantaient ou observaient silencieusement. Ils aimaient le soleil, les fleurs, l'amour. Ils étaient à côté, différents. On les appelait les beatniks, les hippies ou les autres.

Ils se déplaçaient souvent en bande à travers l'Europe et le monde, ils vivaient ensemble sans rien retirer à leur aventure individuelle. Ils aimaient et avaient parfois des compagnes. Ils écrivaient ou dessinaient ou chantaient souvent des choses idiotes. Ils se riaient des curieux professionnels, de l'absurde. Ils enterraient le néant

dans du papier d'emballage puis s'allongeaient dans le papier ou dansaient autour. Ils avaient collé à Londres les objets les plus hétéroclites sur des nappes tableaux, ils avaient distribué des pamphlets à Hambourg, bu beaucoup de vin en Italie où il n'était pas cher. Ils s'allongeaient dans une caisse vêtus de polos reprisés pour étudier la vie d'un colis de l'intérieur.

Toutes ces activités étaient annexes, elles cachaient **leur mal**, leur peur. Les extravagances étaient leur pudeur.

Ils étaient à côté, ils ne savaient pas. Ils ne détestaient pas intensément la société qui les distrayait gratuitement.

Certains vivaient ainsi, sur et sous les ponts, sur le sable et dans la neige toute l'année. D'autres seulement pendant les vacances ils retournaient ensuite dans le cycle de la ville.

Il était parmi eux. Il vivait ainsi heureux de l'intégrer aux liens, aux bruits.

POUR TOUS VOS livres

- Passez vos commandes
à IPN-Diffusion
B.P. : 558
75026 Paris Cédex 01

pour vous abonner

NOM

Prenom

ADRESSE

.....

Code Postal

Profession

Date de naissance

Souscrit un abonnement d'un an (dix numéros) à ARSENAL à partir du numéro

et verse ce jour la somme de (1)

par (2)

fait à le

Signature

(1) Abonnement normal : 60 fr

Abonnement de soutien : 150 fr

(2) Chèques bancaires à l'ordre d'ARSENAL

Chèques, mandats et virements postaux

à l'ordre d'ARSENAL CCP : La source 30 737 24

pour vos amis

Donnez-nous le nom et l'adresse des personnes de votre entourage susceptibles d'être intéressées par ARSENAL. Nous leur ferons parvenir l'un de nos prochains numéros.

Nom, prénom

Adresse

Profession

Nom, prénom

Adresse

Profession

arsenal

17 rue des petits-champs

tel: 742-21-93 Paris 1^{er}

MATULU

Deuxième année

Le seul magazine artistique et littéraire qui refuse de radoter en chœur.

chœur.

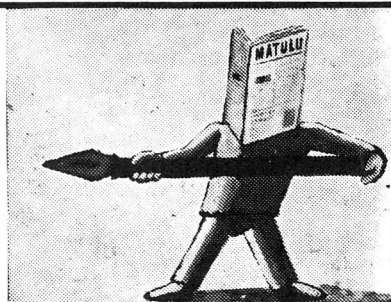
ne consacre pas son numéro de NOEL

à Wilhelm REICH

ni à Karl MARX

ni à Delphine SEYRIG

ni à aucun structuraliste, psychanalyste, bafouilleur marcusien, suffragette en délire, pornographe refoulé avorteur en mal de patente.



mais à

Maurice Barrès

ACTUEL ET PRÉSENT

(à l'occasion du 50ème anniversaire de sa mort).

Dans le même numéro

Attribution du DIPLOME D'HONNEUR DU PRÉCIEUX RIDICULE 1972 au plus réussi des 12 OSCARS DU CHARABIA décernés dans l'année.

Le numéro : 2fr50 (CCP Paris 561 08)

Un spécimen gratuit choisi parmi les derniers numéros antérieurs encore disponibles sera adressé aux lecteurs d'ARSENAL qui en feront la Demande.

MATULU - 6, rue Papillon 6 - 75009 PARIS.

arsenal